

# STIGMATE

*Elara Vance*



# STIGMATE

*Par Elara Vance*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Les Cendres du Nom	4
Chapitre 2 : La Clause de l'Inaccessible	11
Chapitre 3 : Minuit Précis	17
Chapitre 4 : L'Architecture du Silence	24
Chapitre 5 : Le Goût de l'Ozone	30
Chapitre 6 : Le Collectionneur de Brisures	38
Chapitre 7 : La Morsure du Cèdre	46
Chapitre 8 : Le Miroir sans Tain	52
Chapitre 9 : L'Hiver Intérieur	59
Chapitre 10 : L'Aveu de Fer	66
Chapitre 11 : Le Chant des Lambeaux	73
Chapitre 12 : Le Climax de Verre	80
Chapitre 13 : Le Mot Interdit	86
Chapitre 14 : Stigmate : La Nouvelle Chair	91

# Chapitre 1

## Les Cendres du Nom

La poussière flottait dans les rais de lumière sale, une constellation de débris dansant dans le vide laissé par les meubles. Isolde observait le dernier buffet d'ébène franchir le seuil, emporté par deux hommes dont les muscles saillaient sous des chemises trempées de sueur. Ils ne prenaient pas soin des angles ; ils ne prenaient plus soin de rien. Le bois criait contre l'encadrement de la porte, un gémissement sec qui résonnait dans le plexus d'Isolde comme une côte cassée.

L'appartement de l'avenue Montaigne n'était plus qu'une carcasse évidée. L'odeur persistante du thé au jasmin et du vieux papier se heurtait désormais à l'humidité âcre de la pluie qui battait contre les hautes fenêtres. Isolde sentait le froid du parquet remonter le long de ses jambes nues. Elle portait une robe de soie noire, si fine qu'elle semblait n'être qu'une ombre jetée sur sa propre peau. C'était son dernier rempart, une armure de luxe dérisoire face au néant.

Elle se passa une main dans ses cheveux courts, effleurant la nuque où les mèches coupées à la hâte piquaient encore. Elle avait tout coupé hier soir, devant le miroir terni, cherchant à alléger le poids de son crâne, à se délester de ce que son père appelait « la parure des Renard ». Aujourd'hui, il ne restait de la lignée qu'un nom inscrit à l'encre rouge dans les registres de la faillite et un cadavre dans un caveau de banlieue.

— Mademoiselle ?

L'un des huissiers s'arrêta, un carnet à la main. Ses yeux évitèrent ceux d'Isolde, fuyant la pâleur spectrale de ce visage aux yeux couleur de bitume mouillé.

— Le piano ? demanda-t-il d'une voix monocorde.

— Prenez-le, répondit-elle. Le silence sera moins lourd sans lui.

Elle se détourna pour regarder la rue. En bas, le chaos de Paris semblait étouffé par le rideau de pluie. C'est alors qu'elle le vit. Une silhouette immobile sur le trottoir d'en face. Un homme sous un parapluie noir, dont la structure semblait trop rigide pour le vent qui soufflait. Il ne bougeait pas. Il attendait.

L'air dans la pièce changea brusquement de densité. La pression atmosphérique sembla chuter, faisant bourdonner les oreilles d'Isolde. Elle reconnut cette sensation. C'était celle qu'on éprouve juste avant que la foudre ne frappe : une électricité statique qui hérissé les poils des bras, une saveur d'ozone sur la langue.

Julian Vane était arrivé.

Elle ne l'entendit pas monter. Les pas de Julian n'étaient jamais des bruits, mais des vibrations. Quand la porte d'entrée, restée béante, gémit sur ses gonds, elle ne se retourna pas immédiatement. Elle savoura l'instant où son odeur – tabac froid, cuir tanné et une note métallique de pluie – envahit l'espace, effaçant le parfum de jasmin.

— Les cendres vous vont bien, Isolde.

La voix était une basse profonde, un grondement de faille sismique qui fit vibrer la soie contre ses hanches. Elle se retourna lentement.

Il se tenait là, immense dans son manteau de laine sombre, les épaules encore perlées d'eau. Son visage était un paysage de falaises et de déchirures, des angles si tranchants qu'ils semblaient capables de couper le regard de quiconque oserait l'étudier trop longtemps. Ses yeux, d'un gris d'acier trempé, ne parcouraient pas la

pièce. Ils étaient fixés sur elle, avec une intensité qui confinait à la vivisection.

— Vous êtes venu voir votre œuvre ? demanda-t-elle. Sa voix était un fil d'acier, fine et tranchante.

Julian fit un pas en avant, le cuir de ses chaussures grinçant légèrement sur le bois nu.

— Je suis venu voir ce qui reste quand on retire l'apparat. Il s'avère qu'il reste beaucoup de colère. C'est un excellent combustible.

Il s'approcha d'elle jusqu'à ce que la chaleur de son corps vienne irriter la peau glacée d'Isolde. Elle refusa de reculer. Elle sentait le grain de sa propre peur, une texture granuleuse dans sa gorge, mais elle la ravala.

— Mon père est mort, Julian. Ses dettes devraient mourir avec lui.

— Dans le monde où j'évolue, Isolde, le sang ne s'évapore pas. Il coagule. La dette de votre père n'est plus financière. Elle est devenue... une question d'honneur. Et puisque vous êtes la dernière à porter ce nom, c'est votre honneur qui est sur la table.

Il leva une main – une main large, aux doigts puissants, marquée par une fine cicatrice traversant la paume – et approcha ses doigts du visage d'Isolde. Elle ne cilla pas. Il s'arrêta à quelques millimètres de sa joue, assez près pour qu'elle ressente la radiation de sa peau.

— Vous avez trois jours avant que les créanciers moins... esthètes que moi ne viennent réclamer leur dû. Ils ne se contenteront pas de vos meubles. Ils voudront votre peau, centimètre par centimètre.

Isolde sentit un frisson courir le long de sa colonne vertébrale, non pas de terreur,

mais d'une sorte de reconnaissance macabre. Elle savait qu'il disait vrai. Son nom était une cible peinte sur son dos.

— Et vous ? demanda-t-elle, ses yeux plongeant dans les siens. Que voulez-vous, Julian ?

Le sculpteur de ruines eut un sourire qui ne toucha pas ses yeux.

— Je veux l'ombre de minuit jusqu'à l'aube. Chaque nuit. Pour une durée indéterminée.

Le silence qui suivit fut si dense qu'on aurait pu le toucher. Dans la rue, une sirène hurla, lointaine, comme un cri de détresse étouffé par la ville.

— Un contrat de chair, lâcha-t-elle avec un mépris qui masquait mal le battement erratique de son cœur contre ses côtes.

— Un contrat de présence. Votre corps, votre temps, votre abandon. En échange, j'efface l'ardoise. Je fais taire les chiens de chasse. Vous restez vivante. Vous restez une Renard, même si vous ne possédez plus que la soie que vous portez.

Isolde ferma les yeux un instant. Elle imaginait déjà les nuits à venir. L'obscurité de son manoir de verre, le contact de ses mains calleuses, la dépossession de soi. Elle visualisait son âme comme une pièce vide, dont il serait le seul locataire.

— Il y a des conditions, dit-elle, les yeux s'ouvrant sur une détermination glacée.

Julian inclina légèrement la tête, l'air amusé par l'audace de la proie.

— J'écoute.

— Vous disposez de moi, mais vous ne m’habitez pas. Il vous est interdit de chercher à me consoler. Interdit de me demander ce que je ressens. Interdit de poser un regard de pitié sur mes cicatrices, qu’elles soient visibles ou non. Vous prendrez ce que vous êtes venu chercher, mais vous ne tenterez jamais de réparer ce qui est brisé.

Elle fit un pas vers lui, réduisant l’espace à une simple respiration.

— Vous ne m’aimerez pas, Julian. Vous n’en avez pas le droit. Si un seul mot de tendresse franchit vos lèvres, le pacte est rompu et je disparaîs, peu importe le prix de ma survie.

Julian la détailla, son regard s’attardant sur la courbe de son cou, sur la fragilité de ses clavicules qui perçaient sous la soie. Il vit la statue de sel qu’elle essayait de devenir. Il vit la fissure, aussi fine qu’un cheveu, qui parcourait son architecture mentale.

— Vous demandez l’ascétisme émotionnel en plein milieu d’une débauche de sens, murmura-t-il. C’est un défi que j’accepte volontiers. L’amour est une maladie de l’esprit, Isolde. Je n’ai aucune intention de l’attraper.

Il sortit de la poche de son manteau un stylo en argent et un document froissé, une liste de dettes dont les chiffres donnaient le vertige. Il le posa sur la seule surface plane restante : une caisse en bois laissée par les huissiers.

— Signez, et la pluie cessera de vous mouiller.

Isolde s’approcha. L’odeur de l’encre se mêla à celle de Julian. Elle prit le stylo. Le métal était froid, d’une froideur chirurgicale. Elle signa son nom d’un geste sec, une ligne brisée qui ressemblait à une cicatrice sur le papier.

Lorsqu’elle releva la tête, il était si près qu’elle pouvait voir les éclats de quartz dans ses iris. Il tendit la main et, cette fois, il ne s’arrêta pas. Son pouce pressa sa lèvre

inférieure, l'écrasant légèrement, un geste de possession pur, dénué de toute douceur.

— À minuit, Isolde. Ma voiture vous attendra en bas. N'emportez rien. Je ne veux rien qui vienne de cette vie.

Il se détourna et quitta la pièce sans un regard de plus.

Isolde resta seule au milieu des fantômes de sa famille. Elle regarda ses mains ; elles ne tremblaient pas. Elle se sentait étrangement légère, comme si, en vendant son avenir, elle avait enfin coupé le dernier fil qui la reliait à la douleur du passé.

Elle s'approcha de la fenêtre. La pluie ne s'était pas arrêtée, contrairement à ce qu'il avait promis. Mais au travers des gouttes, elle voyait le reflet de son propre visage dans la vitre. Elle ne se reconnaissait plus. Elle était déjà une ombre.

Elle descendit les marches de l'escalier monumental, chaque pas résonnant comme un glas dans la cage d'escalier vide. Arrivée dans le hall, elle croisa le dernier huissier qui emportait un petit miroir ovale au cadre doré. Elle s'y vit une ultime seconde : une créature de verre, prête à être brisée par des mains qui ne savaient que détruire.

Elle franchit le seuil de l'immeuble. La pluie l'accueillit, cinglante, trempant instantanément sa robe de soie qui colla à sa peau comme une seconde enveloppe, révélant chaque ligne de son corps, chaque frisson. Elle ne chercha pas d'abri.

À l'angle de la rue, les phares d'une berline noire déchirèrent l'obscurité naissante. Julian était là, derrière les vitres teintées, attendant de commencer la récolte.

Isolde avança vers la voiture, ses pieds nus dans ses escarpins fins heurtant le bitume dur. Elle n'était plus une héritière. Elle n'était plus une victime. Elle était une transaction.

Et dans le vide sidéral de sa poitrine, une petite flamme noire s'alluma : la certitude que Julian Vane, en voulant la posséder, venait de faire entrer le loup dans sa propre bergerie de fer.

Elle ouvrit la portière. L'air conditionné de la voiture lui envoya une bouffée de froid artificiel. Julian était assis dans le cuir sombre, une silhouette noyée dans l'ombre.

— Le temps commence maintenant, dit-il sans la regarder.

— Alors faites en sorte qu'il ne reste rien de moi au matin, répondit-elle en s'asseyant à ses côtés.

La voiture glissa dans la nuit parisienne, emportant les cendres d'Isolde Renard vers un enfer qu'elle avait elle-même signé. Sur le siège arrière, le silence entre eux n'était pas un vide, mais une matière solide, une pression qui menaçait de broyer leurs os avant même que la première caresse ne soit échangée.

Elle ferma les yeux, sentant la vibration du moteur sous son fessier, et pour la première fois depuis des mois, elle ne sentit plus le poids de son nom. Elle ne sentait plus que la présence de l'homme à ses côtés, un prédateur silencieux dont elle allait devenir, dès cet instant, le plus beau Stigmate.

# Chapitre 2

## La Clause de l'Inaccessible

Le Manoir de l'Éclipse ne s'annonça pas par des fanfares, mais par le silence sépulcral de la forêt de Meudon. La berline noire s'engagea dans l'allée, les pneus broyant le gravier avec un bruit de dents mâchant de la glace. À travers la vitre, Isolde vit l'édifice se découper contre le ciel d'encre : une structure hybride, où la pierre séculaire de l'aile ouest semblait avoir été dévorée par une extension de verre et d'acier noir. C'était une cage de luxe, une boîte à bijoux pour secrets invouables.

Julian ne lui prêta pas la main pour descendre. Il sortit, sa silhouette longue et tranchante se fondant instantanément dans l'obscurité. Isolde l'imita, le froid de la nuit mordant ses épaules nues à travers la soie fine de sa robe. L'air sentait l'humus et l'ozone, une promesse d'orage qui ne se décidait pas à éclater.

Ils pénétrèrent dans le hall. L'espace était vaste, minimaliste, éclairé par des spots encastrés qui jetaient des ombres chirurgicales sur le sol en béton ciré. Julian s'arrêta devant une table de marbre noir où reposait un unique dossier. Il ne retira pas son manteau. Il restait là, debout, une masse de puissance contenue, l'odeur de son parfum — un mélange de bois brûlé et de métal froid — saturant l'espace vital d'Isolde.

— L'encre est encore fraîche, dit-il, sa voix basse ricochant contre les parois de verre. Une signature, Isolde. C'est tout ce qui sépare votre ancienne vie du néant.

Isolde s'approcha. Ses doigts tremblaient imperceptiblement, alors elle les serra en un poing caché dans les plis de sa jupe. Sur la table, le contrat l'attendait. Elle ne lut pas les clauses financières, ni les détails de la gestion des actifs de la famille Renard. Elle

chercha l'espace blanc, le vide qu'elle avait exigé.

— J'ai ajouté une condition, murmura-t-elle. Vous l'avez fait inscrire ?

Julian tourna la tête vers elle. Ses yeux, d'un bleu si sombre qu'ils paraissaient noirs sous cette lumière crue, l'étudièrent avec une curiosité presque clinique. Il fit un pas vers elle, brisant le périmètre de sécurité qu'elle tentait de maintenir. Il était si près qu'elle pouvait sentir la chaleur irradiant de son torse.

— "La Clause de l'Inaccessible", récita-t-il, un demi-sourire étirant ses lèvres fines. Vous avez une plume très... dramatique.

— C'est une clause de survie, Julian.

Elle prit le stylo-plume. Le métal était lourd, glacé. Elle le pointa vers le document comme on pointe un poignard.

— Lisez-la. À voix haute. Je veux l'entendre sortir de votre bouche avant de signer mon arrêt de mort.

Julian posa une main sur la table, juste à côté du document. Une main d'artisan, large, aux articulations marquées, dont la simple vue réveilla un frisson acide au creux du ventre d'Isolde.

— "Article 12 : Conditions d'Intégrité Psychologique", commença-t-il, le ton monocorde, mais chargé d'un sous-texte qui faisait vibrer l'air. "Le Bénéficiaire, Julian Vane, s'interdit formellement toute tentative de réparation émotionnelle envers la Prestataire, Isolde Renard. Il lui est interdit de manifester de la tendresse, d'offrir une consolation ou de chercher à obtenir une affection quelconque. Le contact doit rester strictement confiné au domaine du charnel et du transactionnel. Toute velléité d'amour ou de compassion sera considérée comme une rupture de contrat."

Il se tut. Le silence qui suivit fut si lourd qu'Isolde crut entendre le sang battre dans ses propres oreilles.

— Vous voulez être une machine, Isolde ? demanda-t-il, sa voix descendant d'une octave. Vous voulez que je vous utilise comme on utilise un objet rare, sans jamais chercher à savoir ce qui hurle derrière vos côtes ?

— Je veux que vous restiez à votre place, Julian. Vous avez acheté mon corps, mon temps et mon nom. Mon âme n'est pas sur le marché. Elle est en ruines, et je vous interdis de toucher aux décombres. Ne me réparez pas. Ne me consolez jamais. Si je pleure, vous m'ignorez. Si je sombre, vous me regarderez couler.

Julian la fixa intensément. Il y avait dans son regard quelque chose d'affamé, mais pas de la faim vulgaire d'un homme pour une femme. C'était la faim d'un architecte devant un bâtiment qu'il s'apprête à démolir pour en étudier la structure.

— Accepté, dit-il simplement.

Isolde signa. Le papier bu l'encre noire avec une avidité qui lui donna la nausée. C'était fait. Elle n'appartenait plus à la lignée des Renard. Elle était un stigmaté dans la collection de Julian Vane.

— Venez, ordonna-t-il en se détournant. Je vais vous montrer votre cage.

Il la guida à travers un dédale de couloirs où le verre dominait tout. Les murs étaient des fenêtres ouvrant sur la nuit noire, et les plafonds semblaient inexistantes, laissant les étoiles observer leur progression. Ils arrivèrent à une porte dérobée qui s'ouvrit sur une suite suspendue au-dessus du vide.

La Chambre des Pactes.

Isolde s'arrêta sur le seuil, le souffle court. La pièce était entièrement faite de verre translucide, même le sol laissait entrevoir les cimes noires des arbres, trente mètres plus bas. Le lit, immense, était recouvert de draps de soie d'un gris d'orage. Il n'y avait aucun rideau, aucune barrière entre l'intimité de la chambre et l'immensité du monde extérieur.

— Vous vous sentirez observée ici, dit Julian, posté dans l'encadrement de la porte. C'est le but. Dans cette chambre, il n'y a nulle part où se cacher. Pas même derrière vos silences.

Isolde avança prudemment sur le sol de verre. Elle se sentait vertigineuse, comme si la gravité elle-même l'avait abandonnée. Elle s'approcha de la paroi transparente et posa sa main contre la vitre. Le froid fut instantané, une morsure bienvenue qui la ramena à la réalité de sa peau.

— Pourquoi le verre ? demanda-t-elle sans se retourner.

— Parce que le verre est comme vous, Isolde. Il est né du feu et du sable, il est tranchant, il est pur, mais il est fragile. Et surtout... on peut voir à travers lui sans jamais vraiment le toucher.

Il s'approcha d'elle, ses pas étouffés par le tapis de laine vierge qui entourait le lit. Il s'arrêta juste derrière elle. Elle ne le voyait pas, mais elle sentait son souffle sur sa nuque, un courant d'air chaud qui faisait se dresser les fins cheveux noirs à la base de son crâne.

— Vous avez votre clause, continua-t-il. Je ne vous aimerai pas. Je ne vous consolerais pas. Mais je vais vous apprendre ce que c'est que de n'être plus qu'un corps. De n'être plus qu'un nerf mis à nu.

Il leva la main. Isolde s'attendit à ce qu'il la touche, mais il se contenta de saisir une mèche de ses cheveux courts, la faisant rouler entre son pouce et son index. Le geste était d'une précision chirurgicale, dénué de toute affection.

— Vous sentez ça ? Cette tension ? C'est la seule vérité qui nous reste. Le reste — vos titres, votre fortune perdue, vos regrets — n'est que du bruit. Ici, dans cette boîte de verre, il n'y a plus de bruit. Juste nous.

Isolde ferma les yeux. Elle se dissociait déjà. Elle imaginait son esprit s'envoler au-dessus du manoir, observant cette petite poupée de porcelaine et cet homme d'ombre. Elle devenait la statue de sel qu'elle avait promis d'être.

— Vos bagages ont été déposés dans le dressing, dit-il en lâchant sa mèche de cheveux. Déshabillez-vous. Mettez quelque chose qui ne cache rien. Je reviens dans dix minutes.

— Julian ?

Il s'arrêta, la main sur la poignée.

— Oui ?

— N'oubliez pas le contrat. Si vous voyez de la douleur dans mes yeux... ne faites rien. Laissez-moi mourir un peu chaque nuit. C'est le prix que j'ai fixé.

Il la regarda une dernière fois. Un regard qui n'était pas de la pitié, ni de la colère. C'était le regard d'un homme qui regarde une œuvre d'art se briser et qui trouve la fêlure magnifique.

— Je n'ai jamais été doué pour la charité, Isolde. Soyez sans crainte.

La porte se referma avec un déclic métallique, un son de guillotine.

Isolde resta seule dans sa cage de verre. Elle regarda ses mains. Elles étaient vides. Elle regarda la forêt sous ses pieds, sombre et insondable. Elle défit lentement la fermeture éclair de sa robe. Le tissu glissa sur ses hanches, s'effondrant au sol comme une mue inutile. Elle resta là, nue face au vide, un spécimen sous observation, attendant que le sculpteur revienne pour commencer son œuvre de destruction.

Elle était une transaction. Elle était un stigmaté. Et pour la première fois de sa vie, dans cette nudité absolue, elle se sentit invincible, car on ne peut pas briser ce qui a déjà accepté de voler en éclats.

L'odeur de la pluie commença enfin à monter de la forêt. L'orage arrivait. Elle l'entendait dans le lointain, un grondement sourd qui répondait au silence de la chambre. Elle se glissa entre les draps de soie froide, sa peau frissonnant au contact du tissu. Elle attendit. Elle compta les secondes, chaque battement de cœur étant une pièce de monnaie jetée dans le gouffre de sa nouvelle existence.

Dix minutes.

Le loquet de la porte tourna. L'ombre de Julian Vane s'étira sur le sol de verre, longue, prédatrice, inéluctable. Le pacte venait de sceller sa première nuit.

# Chapitre 3

## Minuit Précis

Le déclic du loquet fut une ponctuation sèche dans le tumulte sourd de l'orage qui rampait sur la vallée. Isolde ne bougea pas. Allongée sur le dos, elle fixait le plafond de verre où les premières gouttes de pluie venaient s'écraser, minuscules astres liquides aussitôt dévorés par l'obscurité.

L'air de la chambre changea instantanément. Ce n'était pas un courant d'air, mais une modification de la pression atmosphérique, l'arrivée d'un corps qui déplaçait le silence pour lui substituer sa propre gravité. Julian Vane ne marchait pas, il s'imposait. L'odeur le précéda : un mélange d'ambre gris, de tabac froid et cette note métallique, presque électrique, qui précède la foudre.

Isolde sentit les poils de ses bras se hérissier. Elle avait froid, une froideur qui venait de l'intérieur, une gelée blanche qui cristallisait dans ses veines. Sous ses draps de soie, elle était une proie qui feignait la mort pour espérer l'oubli.

Le pas de Julian sur le sol de verre était un son cristallin, obsédant. \*Clac. Clac.\* Le bruit d'un scalpel tapotant contre une vitre de laboratoire. Il s'arrêta au pied du lit. Elle ne le regardait pas, mais elle percevait sa silhouette, une déchirure noire plus sombre que la nuit, une faille dans la réalité.

— Vous ne dormez pas, Isolde. Ce n'est pas une question, c'est un constat.

Sa voix était une basse profonde qui semblait vibrer jusque dans le sommier. Elle avait le grain du cuir ancien, une rugosité polie par des années de silences calculés.

Isolde tourna lentement la tête. Le mouvement était mécanique, dénué de grâce volontaire. Elle laissa ses yeux, ces flaques de pluie grise, rencontrer le regard d'orage de Julian. Dans la pénombre, ses iris semblaient dévorer ses pupilles.

— Je n'ai pas été engagée pour dormir, Monsieur Vane, répondit-elle.

Sa propre voix lui parut étrangère, un son grêle, comme le froissement d'un parchemin brûlé. Elle se redressa sur les coudes, laissant délibérément la soie glisser. Elle s'offrait comme on dépose une pièce à conviction sur la table d'un tribunal : avec une indifférence brutale. La nudité n'était plus pour elle une impudeur, c'était son armure de verre.

Julian ne cilla pas. Il ne dévora pas son corps des yeux comme l'aurait fait un homme affamé. Il l'étudiait. Ses yeux parcouraient la ligne de sa clavicule, le creux de sa hanche, la pâleur de ses seins, avec la précision d'un cartographe relevant les reliefs d'une terre conquise.

— Le pacte stipule que je dispose de vous, murmura-t-il en faisant un pas de côté. Mais la possession est une notion que la plupart des gens confondent avec l'usage. Un paysan possède son champ en le labourant. Un collectionneur possède une œuvre en la comprenant.

Il s'approcha encore. La chaleur qui émanait de lui était une agression. Isolde sentit l'odeur de son haleine — café noir et une pointe de menthe — alors qu'il se penchait vers elle. Il tendit une main. Ses doigts étaient larges, les jointures marquées. Elle s'attendit à une poigne, à une morsure de la chair.

Au lieu de cela, il ne la toucha pas. Il laissa sa main flotter à quelques millimètres de sa joue, assez près pour qu'elle sente la pulsation de son sang, mais assez loin pour que le vide entre eux devienne une torture.

— Vous tremblez, observa-t-il.

— C'est le froid.

— Non. C'est l'anticipation. Vous avez déjà tout scénarisé dans votre tête, n'est-ce pas ? La brutalité, le cri, la petite mort que vous transformerez en une victoire morale parce que vous ne m'aurez rien donné d'autre que du muscle et de la peau.

Isolde contracta la mâchoire. Il lisait en elle comme dans un livre d'anatomie. C'était cela, sa technique : elle se transformait en statue de sel. Elle se retirait dans une petite chambre forte au fond de son crâne, derrière des verrous de cynisme, et elle laissait son corps au monde. Elle devenait une absence.

— Prenez ce que vous voulez, Julian. C'est le prix de ma survie. Ne perdez pas votre temps en analyses.

Julian laissa échapper un rire bref, un son sec comme un bois qui casse.

— Vous êtes si pressée d'en finir. Si pressée de prouver que je ne suis qu'un monstre de plus dans votre galerie de portraits. Mais vous oubliez une chose, Isolde. Les monstres ont horreur de la prévisibilité.

Soudain, il s'assit sur le bord du lit. Le matelas s'affaissa sous son poids, la faisant basculer légèrement vers lui. Elle ne recula pas. Elle se figea, les muscles tendus à rompre. C'était le moment où elle commençait sa dissociation. Elle fixa un point imaginaire dans le noir. Elle ne sentait plus la soie. Elle ne sentait plus l'air. Elle devenait de la pierre. Elle devenait le sel de la Bible, stérile et blanche.

Elle sentit le souffle de Julian contre son oreille.

— Je vous vois partir, chuchota-t-il. Je vois cette porte que vous fermez à l'intérieur

de vous. Vous pensez que si vous n'êtes pas là, je ne peux pas vous atteindre. Vous pensez que le vide est une défense.

Sa main, enfin, entra en contact avec elle. Mais ce ne fut pas là où elle l'attendait. Il posa ses doigts sur son poignet, juste là où le pouls battait la chamade, une petite bête affolée sous la peau translucide. Il ne serra pas. Il posa simplement son index et son majeur, comme un médecin prend une constante.

— Votre cœur est un menteur, Isolde. Il bat pour moi, même si votre esprit me méprise.

— Il bat parce qu'il a peur, rétorqua-t-elle, les yeux fixés sur le néant.

— La peur est une forme d'intimité. La plus pure, peut-être.

Il remonta lentement le long de son bras. Sa peau était rugueuse, ses callosités accrochaient la finesse de son épiderme. C'était une sensation électrique, un picotement qui remontait jusqu'à sa nuque. Elle lutta contre le frisson qui menaçait de la trahir. Elle devait rester de sel. Elle devait rester morte.

Puis, Julian fit quelque chose qu'elle n'avait pas prévu. Il retira sa main. Il se leva et se dirigea vers l'interrupteur.

D'un coup, la chambre fut plongée dans une obscurité totale. Seuls les éclairs lointains dépaillaient parfois le noir, révélant pendant une fraction de seconde l'ossature métallique de la pièce.

— Que faites-vous ? demanda-t-elle, sa voix trahissant une faille de panique.

— Je refuse la transaction facile, Isolde. Je ne veux pas de votre statue de sel. Je ne veux pas baiser un fantôme pour me rassurer sur ma propre puissance.

Elle entendit le bruit d'un fauteuil qu'on déplaçait. Le cuir grinça.

— Je vais rester ici, dit-il dans les ténèbres. Je vais rester ici et je vais vous regarder être seule. Je vais écouter votre respiration. Je vais attendre que vous reveniez dans votre corps. Parce que la clause du contrat est claire : vous m'appartenez de minuit à l'aube. Et ce soir, j'ai décidé que ma possession consisterait à vous interdire de disparaître.

Le silence retomba, plus lourd qu'avant. Isolde restait nue, assise au milieu du grand lit, enveloppée par un noir si dense qu'elle ne distinguait plus ses propres mains. Elle savait qu'il était là, à deux mètres d'elle, dans ce fauteuil. Elle sentait son regard, cette pression invisible sur sa peau, plus intrusive qu'une caresse.

C'était une torture d'un genre nouveau. En refusant de la toucher, il lui volait sa seule défense : l'anesthésie du traumatisme. Elle ne pouvait pas se dissocier s'il n'y avait rien à fuir. Elle était forcée de rester là, pleinement consciente d'elle-même, de sa nudité, de sa vulnérabilité, dans l'attente d'un geste qui ne venait pas.

Le temps s'étira, élastique et monstrueux. Chaque craquement de la charpente, chaque goutte de pluie sur le verre devenait une explosion sensorielle. Elle entendait la respiration de Julian : lente, régulière, prédatrice. Un métronome de pure volonté.

— Vous êtes un sadique, finit-elle par cracher dans le noir.

— Parce que je vous laisse avec vous-même ? C'est une étrange définition du sadisme, Isolde. La plupart des gens paient des fortunes pour qu'on les aide à faire exactement cela.

— Vous voulez me briser.

— On ne brise pas ce qui est déjà en mille morceaux. Je veux voir comment vous vous tenez debout avec toutes ces arêtes vives à l'intérieur.

Elle s'allongea lentement, tirant la couverture sur elle, non par pudeur, mais pour tenter d'étouffer les battements de son cœur qui semblaient résonner dans toute la pièce. Mais le tissu de soie, au lieu de la protéger, ne faisait que souligner la sensibilité exacerbée de sa peau. Elle sentait chaque fibre, chaque couture.

L'orage éclata enfin pour de bon au-dessus du manoir. Une déflagration de lumière blanche déchira la chambre, révélant Julian. Il était assis, les jambes croisées, les mains jointes sous son menton, la fixant avec une intensité terrifiante. Il ne souriait pas. Il n'avait pas l'air excité. Il avait l'air d'un homme observant une combustion lente.

Puis le noir revint, plus profond encore.

Isolde ferma les yeux, mais cela ne changea rien. Elle voyait encore son image imprimée sur ses rétines.

— Dormez, Isolde, ordonna la voix dans l'obscurité. Ou ne dormez pas. Mais sachez que je ne détournerai pas les yeux. Pas une seule seconde.

Elle comprit alors la véritable nature de son stigmaté. Ce n'était pas la haine de Julian qui allait la consumer, ni son désir. C'était son attention. Une attention si absolue qu'elle ne lui laissait aucun recoin où se cacher.

Elle resta éveillée, le corps vibrant d'une tension insupportable, sentant chaque pore de sa peau hurler sous l'invisible examen de l'homme dans le noir. Elle avait voulu être une transaction ; il en faisait une épiphanie de douleur consciente.

Minuit était passé. Et pour la première fois, Isolde Renard comprit que le silence

pouvait être une arme bien plus tranchante que n'importe quel cri. Elle resta là, clouée au matelas par le regard d'un homme qu'elle ne voyait pas, attendant l'aube comme une condamnée attend la grâce, ou la hache.

Dehors, la pluie lavait le monde, mais ici, dans la cage de verre et de fer, le sang des souvenirs continuait de couler, noir et chaud, dans le secret de l'obscurité partagée.

# Chapitre 4

## L'Architecture du Silence

L'aube ne se leva pas ; elle s'infusa simplement dans la pièce, une dilution grise et anémique qui transforma les ombres portées de Julian en de longues taches d'encre sur le parquet de chêne sombre. Quand Isolde ouvrit les paupières, il n'était plus là. Sa présence n'avait laissé derrière elle qu'un froissement sur le cuir du fauteuil et l'odeur persistante du tabac froid et de l'ambre, une empreinte olfactive qui semblait s'être glissée sous la peau d'Isolde, entre ses côtes, pour ne plus la lâcher.

Elle se leva, le corps raide, chaque articulation protestant contre la tension de la nuit. Ses pieds nus rencontrèrent le froid chirurgical des dalles de marbre du couloir. Le manoir de Julian Vane n'était pas une demeure, c'était un manifeste de domination. Partout, le fer noir épousait le verre translucide, créant une illusion de liberté qui ne faisait que souligner l'invulnérabilité des parois. C'était une architecture de l'ostentation et du secret, où chaque angle droit semblait avoir été conçu pour trancher le regard.

Elle commença à marcher, une silhouette d'ivoire errant dans un labyrinthe de reflets.

Elle passa devant une galerie de portraits. Ce n'étaient pas les ancêtres de Julian qui y figuraient, mais des fragments de sa propre vie à elle. Un lustre en cristal qui pendait autrefois dans le grand salon des Renard était ici, suspendu au-dessus d'un escalier de métal brut. Une tapisserie d'Aubusson, que son père chérissait, recouvrait un mur aveugle. Julian n'avait pas seulement racheté ses dettes ; il avait méthodiquement dépecé son passé pour en tapisser sa propre antre.

Le cœur d'Isolde cogna contre sa poitrine, un oiseau affolé dans une cage de soie. Elle

se sentit soudain comme une pièce de collection supplémentaire, une relique charnelle destinée à compléter ce musée de la déchéance.

Au bout d'un couloir dont les parois semblaient se resserrer sur elle, elle poussa une porte dérobée. L'air y était plus lourd, chargé d'une poussière électrisée par le soleil qui commençait enfin à percer. C'était le cabinet de travail de Julian.

Le bureau était une plaque de granit brut, imposante, sur laquelle reposaient des piles de dossiers de cuir fauve. Isolde s'approcha, le bout de ses doigts effleurant le grain du papier avec une terreur sacrée. Elle ne cherchait rien de précis, et pourtant, elle savait ce qu'elle allait trouver.

Elle ouvrit le premier dossier.

Sa respiration se bloqua dans sa gorge. Ce n'étaient pas des relevés bancaires ou des titres de propriété. C'étaient des photographies. Isolde à douze ans, grimant sur un pommier. Isolde à dix-sept ans, au bal des débutantes, son regard déjà hanté par l'ennui. Isolde il y a trois mois, sous la pluie, le visage décomposé devant les scellés apposés sur sa porte.

Il y avait des annotations d'une calligraphie serrée, presque clinique. \*« Sujet montre une résilience atypique face à la perte. Rythme cardiaque constant malgré le stress. Fragilité identifiée : l'orgueil des lignées mortes. »\*

Un frisson de glace pure dévala son échine. Julian ne l'avait pas simplement attendue au tournant de sa ruine. Il avait été l'architecte du précipice. Il avait étudié chaque faille de son âme comme un tailleur de pierre cherche le point de rupture d'un bloc de marbre. Il l'avait traquée à travers les années, attendant que le fruit soit assez mûr, ou assez pourri, pour tomber de lui-même.

— Vous cherchez quelque chose, Isolde ? Ou vérifiez-vous simplement que mon

portrait de vous est fidèle à l'original ?

La voix de Julian, basse et granuleuse, vint balayer le silence derrière elle. Elle ne sursauta pas. Elle n'en avait plus la force. Elle referma le dossier avec une lenteur calculée, sentant le grain du cuir sous sa paume comme une insulte. Elle se retourna.

Il se tenait sur le seuil, la lumière rasante soulignant les angles de son visage. Il portait une chemise blanche, déboutonnée au col, les manches retroussées sur des avant-bras marqués par des veines saillantes. Il ne semblait pas en colère. Il avait l'air d'un prédateur observant sa proie s'intéresser aux mécanismes de son piège.

— Vous m'avez collectionnée bien avant de m'acheter, dit-elle, sa voix n'étant qu'un souffle de givre.

— On n'achète pas ce que l'on ne comprend pas, répondit-il en s'avançant. L'ignorance est une dépense inutile. La connaissance, en revanche, est un investissement.

Il était si près qu'elle pouvait sentir la chaleur émanant de son corps, un contraste violent avec la froideur de la pièce. Il posa une main sur le bureau, l'emprisonnant entre son corps et le granit. Isolde ne recula pas. Elle ancras ses yeux de pluie dans les siens, ces orages sombres où dansaient des éclairs de satisfaction.

— Pourquoi ? murmura-t-elle.

Il pencha la tête, un mouvement presque tendre s'il n'avait pas été si prédateur.

— Parce que vous étiez la seule chose dans ce monde de simulacres qui semblait capable de ne pas se briser sous mon regard. Je voulais voir combien de couches de vernis il fallait gratter pour atteindre le nerf.

Il tendit la main, effleurant du bout du pouce la ligne de sa mâchoire. Le contact fut comme une brûlure électrique. Isolde ferma brièvement les yeux, détestant la manière dont sa peau, traîtresse, frémissait sous cette caresse non désirée.

— Vous ne trouverez rien, Julian. Derrière le vernis, il n'y a que du vide.

— Nous verrons cela au dîner, dit-il en retirant sa main. Préparez-vous. Portez la robe que j'ai fait déposer sur votre lit. La soie noire. Elle a la couleur de vos regrets.

\*\*\*

Le dîner fut une exécution silencieuse.

La salle à manger était une vaste étendue de verre fumé, où la table semblait flotter comme un radeau sur une mer de ténèbres. Julian était à une extrémité, Isolde à l'autre. Entre eux, un désert de nappe blanche et d'argenterie étincelante.

Le silence n'était pas un simple manque de bruit. C'était une substance tangible, un poids qui pesait sur les épaules d'Isolde, lui rendant chaque geste difficile. Le seul son était le tintement cristallin du couteau contre la porcelaine, un bruit sec, agressif, qui résonnait comme un coup de feu dans l'espace vide.

Julian ne la quittait pas des yeux. Il ne mangeait presque pas. Il buvait un vin rouge si sombre qu'il paraissait noir sous la lumière des bougies. Chaque fois qu'Isolde levait sa fourchette à ses lèvres, elle sentait son regard disséquer le mouvement, analyser la tension de sa gorge, le tremblement imperceptible de ses doigts.

C'était une guerre d'usure. Il utilisait le silence pour l'acculer, pour la forcer à parler, à combler le vide, à se livrer. Mais Isolde s'était drapée dans sa propre mutité comme dans une armure. Elle mastiquait la nourriture qui n'avait pour elle que le goût du sable et de l'amertume.

L'air sentait la cire d'abeille, le vin capiteux et cette odeur de fer qui semblait émaner des murs eux-mêmes.

— Vous ne demandez pas pourquoi j'ai choisi ces dossiers pour votre lecture matinale, finit par dire Julian, sa voix brisant le silence comme on brise un miroir.

Isolde posa son verre. Elle regarda une goutte de vin perler sur le bord, puis glisser lentement, comme une larme de sang.

— Vous l'avez fait pour que je sache qu'il n'y a aucune issue, répondit-elle. Pour que je comprenne que même mes souvenirs vous appartiennent.

— Non, dit-il en se levant. Il fit le tour de la table, ses pas étouffés par le tapis épais. Il s'arrêta juste derrière elle. Il ne la toucha pas, mais elle sentit le déplacement d'air, l'oppression de sa stature. — Je l'ai fait pour que vous cessiez de vous accrocher à l'idée que vous êtes une victime du destin. Vous êtes ma création, Isolde. Chaque revers de fortune, chaque porte fermée, chaque ami qui vous a tourné le dos... c'était moi. Je vous ai sculptée dans le vide pour que vous n'ayez d'autre forme que celle que je vous donne.

Il se pencha, ses lèvres frôlant l'oreille d'Isolde. Son souffle chaud fit dresser les poils sur sa nuque.

— Vous avez interdit que je vous aime, reprit-il, sa voix devenant un murmure de velours et de gravier. Mais comment pourrais-je aimer une œuvre que j'ai moi-même brisée pour en apprécier les éclats ? Vous n'êtes pas ici pour être aimée. Vous êtes ici pour être consommée.

Isolde sentit une larme brûlante piquer ses yeux, mais elle refusa de la laisser couler. Elle serra les poings sous la table, ses ongles s'enfonçant dans ses paumes jusqu'à ce

que la douleur physique l'emporte sur l'agonie psychologique.

— Alors consommez, Julian, cracha-t-elle en se tournant vers lui, son visage à quelques centimètres du sien. Mais n'oubliez pas qu'on s'étouffe parfois avec ce que l'on dévore trop vite.

Il sourit. C'était un sourire dépourvu de chaleur, une simple contraction de muscles qui révélait une cruauté sans fond. Il posa sa main sur sa nuque, ses doigts s'enfonçant dans ses cheveux courts, l'obligeant à renverser la tête.

— Le silence est fini pour ce soir, Isolde.

Il la souleva presque de sa chaise, son corps puissant l'entraînant vers l'obscurité du grand escalier. Dans le manoir de verre, les lumières s'éteignirent une à une, laissant place à la lune qui projetait sur le sol l'ombre d'une grille.

Isolde se laissa emmener, sa robe de soie noire bruissant contre ses jambes comme un linceul. Elle ne luttait pas. Elle attendait. Car au fond de son cœur flétri, une certitude commençait à germer, aussi coupante qu'un éclat de verre : Julian pensait la posséder parce qu'il l'avait détruite, mais il ignorait qu'en ne lui laissant rien, il lui avait donné la liberté absolue de ceux qui n'ont plus rien à perdre.

L'architecture du silence était peut-être sa prison, mais elle allait apprendre à en faire son arme. Elle sentit le cœur de Julian battre contre son dos alors qu'il la portait vers la chambre — un rythme lourd, prévisible, obsessionnel.

Elle ferma les yeux, inhalant l'odeur de la pluie qui recommençait à frapper les parois de verre, et elle sourit dans l'ombre. La chasse ne faisait que commencer, et le prédateur ne savait pas encore que sa proie avait appris à aimer le goût du sang.

# Chapitre 5

## Le Goût de l'Ozone

La Chambre des Pactes n'était pas une pièce, c'était une cage de cristal suspendue au-dessus du vide, un sanctuaire de transparence impudique où le ciel nocturne semblait s'écraser contre les parois. Julian la déposa au centre du tapis de laine brute, dont la texture râpeuse griffa les mollets d'Isolde. L'air ici avait une densité différente, une charge statique qui faisait se dresser les fins duvets sur ses bras. C'était l'odeur de l'ozone, ce parfum métallique et froid qui annonce la foudre bien avant que le premier éclair ne déchire l'obscurité.

Julian ne recula pas. Il resta là, debout, une masse d'ombre sculptée qui dévorait la faible lumière de la lune. Il y avait dans son silence quelque chose de chirurgical.

— Tu es si fière de ton absence, murmura-t-il. Sa voix était un grondement de basalte, une vibration qui remonta le long de la colonne vertébrale d'Isolde. Tu te crois vide, Isolde. Tu crois que si tu ne ressens rien, je ne peux rien te prendre.

Il plongea la main dans la poche intérieure de sa veste de drap lourd. Le geste était lent, presque cérémoniel. Lorsqu'il ouvrit la paume, un éclat doré capta un rayon de lune.

Le cœur d'Isolde manqua un battement. Un spasme involontaire remua ses doigts contre la soie de sa robe.

C'était la montre à gousset de son père. Un boîtier en or ciselé, marqué du sceau des Renard — un renard bondissant, désormais ironique. Elle pouvait presque sentir l'odeur qui émanait de l'objet, même à cette distance : un mélange de tabac de

Virginie, de vieux cuir et de la sueur acide de l'angoisse qui n'avait jamais quitté son père durant les derniers mois de sa vie. C'était le dernier fragment de son architecture intérieure qui ne soit pas fait de cendres.

— Rends-le-moi, dit-elle.

Sa voix était un fil de verre, ténu, prêt à se briser. Elle s'était jurée de ne jamais rien demander, de ne jamais montrer de faille, mais l'objet brillait là comme un morceau de son propre foie exposé à l'air libre.

Julian l'observa avec une curiosité cruelle. Il fit jouer le couvercle de la montre. \*Clic. Clic.\* Le son était minuscule, mais dans le silence saturé de la pièce, il résonnait comme un coup de feu.

— Ce n'est qu'un rouage, Isolde. Du métal et du temps gaspillé. Ton père a passé sa vie à regarder ces aiguilles tourner pendant que sa fortune s'évaporait. Pourquoi chérir le métronome de ta ruine ?

— Ce n'est pas à toi, articula-t-elle.

Elle fit un pas en avant. Ses pieds nus étaient glacés sur le sol, mais ses joues commençaient à brûler. Julian sourit, et ce fut une balafre de nacre dans l'obscurité. Il savait qu'il venait de trouver la fissure dans la statue de sel.

— Rien n'est à toi ici, rappela-t-il. Pas même le souffle dans tes poumons. Tu as signé pour l'oubli, n'est-ce pas ? Alors oublions.

Ses doigts larges se refermèrent sur la montre. Isolde vit les tendons de son poignet se tendre, une saillie de force brute sous la peau mate.

— Non !

Le cri s'échappa de sa gorge avant qu'elle ne puisse le retenir, un son animal, brut, qui déchira sa façade de porcelaine. Elle se jeta sur lui, les mains tendues pour arracher le souvenir à son bourreau. Julian ne bougea pas d'un millimètre. Il la laissa percuter son torse, solide comme un tronc de chêne, et au moment même où ses doigts frôlaient le métal doré, il serra le poing.

Le bruit fut insoutenable. Un craquement sec de verre brisé, le gémissement des ressorts qui lâchent, le cri d'agonie d'une mécanique centenaire.

Julian ouvrit la main. Des éclats de cristal et des minuscules pignons de cuivre s'écoulèrent de sa paume, tombant sur le tapis sans un bruit, comme des gouttes de sang sec. Le boîtier en or était écrasé, déformé, une carcasse hideuse.

Isolde s'arrêta net. Le silence qui suivit fut plus lourd que le tonnerre. Elle regarda les débris à ses pieds, et quelque chose en elle — une digue qu'elle pensait indestructible — céda. La colère monta, non pas comme une émotion, mais comme une fulgurance physique, une éruption de magma qui lui embrasa les veines.

— Je te déteste.

Elle ne le dit pas, elle le cracha. Elle leva la main et frappa. Sa paume rencontra la joue de Julian avec un claquement qui fit vibrer les parois de verre du manoir.

Le visage du sculpteur de ruines tourna sous l'impact. Un silence de mort s'installa, seulement troublé par la pluie qui martelait désormais violemment le toit de verre, créant une symphonie chaotique. Isolde tremblait, chaque fibre de son être en alerte, ses yeux de pluie fixés sur la marque rouge qui fleurissait sur la peau de Julian.

Il ramena lentement son visage face au sien. Ses yeux n'étaient plus de l'orage, ils étaient de la foudre liquide. Il ne semblait pas en colère ; il semblait affamé.

— Voilà, murmura-t-il, un souffle court s'échappant de ses lèvres. La voilà, la survivante. Elle saigne encore.

Avant qu'elle ne puisse reculer, il saisit ses poignets. Ses mains étaient des étaux de fer, mais sa prise n'était pas celle d'un tortionnaire ; c'était celle d'un homme qui s'agrippe à la seule chose réelle dans un monde de simulacres. Il la tira violemment contre lui. Le choc de leurs corps fut électrique. Elle sentit la chaleur brutale de son torse à travers la soie fine de sa robe, le rythme erratique de son cœur qui répondait au sien.

— Lâche-moi, haleta-t-elle, tout en griffant ses avant-bras.

— Jamais. Tu as voulu ce pacte, Isolde. Tu as voulu l'obscurité. Regarde-la.

Il la fit pivoter et la plaqua dos contre l'immense paroi de verre. Le froid du vitrage saisit sa peau nue, contrastant violemment avec la fournaise du corps de Julian pressé contre elle. Dehors, un éclair déchira le ciel, illuminant la pièce d'une blancheur spectrale pendant une fraction de seconde. Dans cette lumière crue, Isolde vit tout : le désir sauvage dans le regard de Julian, la morsure de ses propres ongles dans la chair de l'homme, et les débris d'or au sol qui ne brillaient plus.

Julian pencha la tête dans le creux de son cou. Son odeur l'envahit — ce mélange de tabac, de pluie et de quelque chose de plus sombre, de plus animal. Sa barbe naissante irrita la peau sensible de sa gorge, déclenchant un frisson qui n'avait rien à voir avec le froid.

— Tu m'as frappé pour un fantôme, dit-il contre sa peau, sa voix vibrant jusque dans ses os. Mais c'est moi qui suis là. C'est ma main qui te tient. C'est mon souffle que tu respirez.

Il lâcha ses poignets pour saisir son visage, ses pouces écrasant ses pommettes avec une rudesse désespérée. Isolde chercha son souffle. Elle voulait le haïr, elle le haïssait de chaque parcelle de son âme dévastée, mais son corps trahissait sa volonté. Ses sens, si longtemps anesthésiés, se réveillaient dans une agonie de sensations. Elle sentait le grain de la peau de Julian, la tension de ses muscles, le goût de l’ozone qui sature l’air juste avant l’impact.

Il ne l’embrassa pas tout de suite. Il resta là, à quelques millimètres de ses lèvres, le regard plongeant dans le sien comme s’il cherchait à lire les runes gravées sur son âme.

— Ne m’aime pas, Julian, souffla-t-elle, une dernière supplique, une dernière règle jetée au visage du prédateur. C’est interdit.

— Je ne t’aime pas, Isolde, répondit-il d’une voix sourde, presque rauque. Je te dévore. Et je veux que tu me dévores en retour.

Il s’empara de sa bouche avec une violence qui n’était pas une agression, mais une collision. C’était un baiser qui goûtait le sang et le désespoir, une lutte de territoires où chaque langue cherchait à dominer l’autre. Isolde répondit avec une fureur égale, ses mains s’accrochant à ses épaules, ses doigts s’enfonçant dans le tissu de sa veste, cherchant à atteindre la peau, à marquer l’homme qui venait de briser son dernier lien avec le passé.

La soie de sa robe glissa sur ses épaules, un murmure de tissu abandonné. Dans la chambre de verre, sous les assauts de l’orage, ils n’étaient plus une héritière déchue et son créancier. Ils étaient deux naufragés se griffant l’un l’autre pour ne pas couler, deux solitudes s’entrechoquant pour produire une étincelle de vie dans le vide absolu.

Julian fit glisser ses mains le long de son dos, la soulevant légèrement pour qu’elle puisse enrouler ses jambes autour de ses hanches. Le contact de sa chair nue contre le

pantalon de laine de Julian fut un choc thermique. Elle renversa la tête en arrière, son crâne heurtant doucement le verre froid, ses yeux fixés sur les nuages noirs qui défilaient au-dessus d'eux.

— Détruis-moi, murmura-t-elle contre son oreille, un aveu qui sonnait comme une malédiction.

— Tu l'es déjà, Isolde. Je ne fais que trier les décombres.

Il la porta vers le lit immense, une île d'ébène au milieu de la transparence. Alors qu'il la déposait sur les draps de lin noir, une nouvelle décharge de foudre illumina la pièce. Pendant un instant, Isolde crut voir des cicatrices sur le torse de Julian alors qu'il se déshabillait avec une hâte brutale — non pas des marques physiques, mais des stigmates invisibles, identiques aux siens.

Il revint vers elle, une ombre puissante, inéluctable. Lorsqu'il pénétra l'espace entre ses cuisses, Isolde ferma les yeux. La douleur de la montre brisée était toujours là, nichée dans sa poitrine, mais elle était désormais recouverte par une sensation plus vaste, une vague de fond qui menaçait de l'emporter.

Le plaisir, quand il vint, ne fut pas une consolation. Ce fut une déflagration. Chaque poussée de Julian, chaque morsure de ses doigts sur ses hanches, chaque souffle rauque échangé était une transaction de douleur et de vie. Ils se battaient dans le silence, leurs corps s'exprimant avec une honnêteté que leurs mots n'auraient jamais permise.

Isolde s'accrocha à lui, ses ongles traçant des sillons rouges dans le dos de Julian. Elle ne cherchait pas la tendresse, elle cherchait l'impact. Elle voulait sentir qu'elle était encore capable de brûler, même si c'était pour finir en cendres.

À l'acmé de leur étreinte, alors que le ciel semblait se fendre en deux au-dessus du

manoir, Isolde sentit Julian se figer. Ses doigts se crispèrent dans les cheveux courts de la jeune femme, l'obligeant à le regarder. Dans l'obscurité, ses yeux brillaient d'une intensité effrayante. Pendant un instant, un seul, le masque du prédateur glissa, révélant une vulnérabilité si profonde qu'elle en était obscène.

C'était là. Le danger. Plus terrifiant que la ruine, plus destructeur que la haine.

Julian se retira brusquement avant que le moment ne puisse se cristalliser. Il resta assis sur le bord du lit, le dos tourné, ses muscles roulant sous la peau comme des vagues noires. La pluie s'était calmée, ne laissant que le tapotement mélancolique des gouttes résiduelles.

Isolde resta allongée, son corps vibrant encore de l'écho de leur collision. L'odeur de l'ozone s'était dissipée, remplacée par celle du sexe, de la sueur et de l'or brisé. Elle tourna la tête et vit les débris de la montre de son père éparpillés sur le tapis.

Elle ne pleura pas. Elle se sentait étrangement légère, comme si Julian, en détruisant cet objet, l'avait délestée d'un poids qu'elle n'était plus capable de porter. Mais en regardant le dos large de l'homme dans l'ombre, elle comprit que le prix de cette légèreté était son âme même.

— Sortez, dit-il. Sa voix était redevenue ce mur de pierre infranchissable.

Isolde se leva, ramassa sa robe de soie déchirée et s'en enveloppa. Elle ne regarda pas Julian. Elle traversa la Chambre des Pactes, marchant délibérément sur un des petits engrenages de cuivre qui traînaient au sol. La pointe de métal s'enfonça dans sa voûte plantaire, une douleur minuscule et précise.

Elle sourit dans l'obscurité. Julian pensait avoir gagné en brisant son dernier souvenir. Il ne savait pas qu'il venait de lui donner la seule chose qu'elle n'avait jamais eue : une raison de vouloir le voir s'effondrer à son tour.

La porte de verre se referma derrière elle avec un soupir de suction. Dans la pièce, Julian Vane resta immobile, ses mains tremblant imperceptiblement, le goût d'Isolde — de pluie et de fer — brûlant encore ses lèvres comme un stigmate.

# Chapitre 6

## Le Collectionneur de Brisures

L'aube n'était pas une délivrance, seulement un changement de fréquence dans la douleur.

Isolde se tenait devant le miroir sans tain de sa chambre, observant la marque pourpre à la base de sa gorge. Ce n'était pas une ecchymose ordinaire ; c'était une signature, le sceau de Julian Vane imprimé dans la pulpe de sa peau. Sous la plante de son pied droit, la petite estafilade causée par l'engrenage de la montre de son père s'était refermée en une croûte sèche, une ponctuation secrète à chaque pas qu'elle faisait.

La porte s'ouvrit sans frapper. Julian ne demandait jamais la permission ; il entrait dans les espaces comme il entrait dans les consciences : par effraction.

Il portait un costume de laine froide, d'un gris si sombre qu'il absorbait la faible lumière matinale. L'odeur de la pluie battante et du santal l'enveloppait. Il déposa une boîte gainée de cuir sur le lit défait.

— Habillez-vous, dit-il. Sa voix était un râle de velours noir, dépourvu de la violence de la veille, mais chargé d'une exigence plus lourde encore.

Isolde ne se retourna pas. Elle fixa son reflet, cette silhouette de porcelaine fêlée qu'il semblait vouloir recoller avec de l'or fondu.

— Où m'emmenez-vous ?

— Là où les choses brisées retrouvent une valeur.

Elle ouvrit la boîte. À l'intérieur reposait une robe en soie sauvage, d'un vert émeraude si profond qu'il paraissait noir dans les replis du tissu. Elle était d'une simplicité cruelle : pas de dentelle, pas d'artifice, juste une coupe qui épousait les os et les creux. Un carcan de luxe.

Lorsqu'elle glissa le tissu sur sa peau, le froid de la soie lui arracha un frisson. Julian s'approcha. Elle sentit la chaleur de son corps derrière elle, une masse magnétique qui perturbait ses propres battements de cœur. Il ne la toucha pas tout de suite. Il regarda, dans le miroir, comment la robe soulignait sa fragilité. Ses mains larges se levèrent enfin pour remonter la fermeture éclair le long de sa colonne vertébrale. Le bruit du curseur sur les dents de métal sonna comme un couperet.

Ses doigts s'attardèrent sur sa nuque, là où les cheveux noirs étaient coupés courts, exposant sa vulnérabilité.

— Vous avez le regard de ceux qui ont vu leur propre fin, murmura-t-il à son oreille. C'est ce qui vous rend si précieuse.

Elle ferma les yeux, luttant contre l'envie de s'appuyer contre lui. Sa haine était une forteresse, mais il en connaissait les passages secrets.

\*\*\*

La voiture les déposa devant un immeuble anonyme du quartier des entrepôts. Sous le pavé humide, un monde de souterrains s'ouvrait, une cathédrale de béton et de fer transformée en sanctuaire pour l'illicite.

L'air y était saturé de parfums coûteux, de vapeurs de gin et d'une odeur plus archaïque : celle de la convoitise. C'était une vente aux enchères privée, le genre d'endroit où l'on ne vendait pas des objets, mais des reliques de destins brisés.

Julian entra dans la salle, Isolde à son bras. Il ne la tenait pas, il l'exposait. Il la guidait avec une possession tranquille, une main posée sur le creux de ses reins, dont la chaleur traversait la soie comme un fer à marquer.

— Regardez-les, Isolde, fit-il à voix basse alors qu'ils traversaient la foule de visages poudrés et de regards carnassiers. Ils voient en vous ce qu'ils n'auront jamais : une survivante qui porte encore le goût des cendres.

Isolde sentait les regards glisser sur elle, pesants, obscènes. Elle se sentait comme une pièce de musée, une curiosité botanique arrachée à un sol toxique. Elle se raidit, ses yeux de pluie fixés droit devant elle, refusant d'offrir la moindre émotion à ces vautours en smoking.

Ils s'installèrent dans une alcôve de velours pourpre, à l'écart de la lumière crue de la scène.

Le commissaire-priseur, un homme aux mains translucides, commença la vacation. Les lots défilaient : un diadème d'une reine décapitée, des lettres d'amour tachées de sang d'un poète suicidé, une fiole contenant, prétendument, les larmes d'une sainte.

Julian ne manifestait aucun intérêt pour ces trésors. Il observait Isolde. Il guettait la moindre dilatation de ses pupilles, le plus petit tressaillement de ses narines.

— Pourquoi m'avoir emmenée ici ? chuchota-t-elle, la gorge sèche. Pour me montrer que tout s'achète ?

— Pour vous montrer que rien ne meurt vraiment, répondit-il en se penchant vers elle. On ne fait que changer de propriétaire. Votre père pensait posséder votre loyauté. Votre lignée pensait posséder votre avenir. Ils ont échoué.

Il prit sa main, forçant ses doigts à s'ouvrir. Sa paume était moite de tension.

— Vous êtes un chef-d'œuvre de dévastation, Isolde. Et je suis le seul capable d'apprécier la courbure de chaque fêlure.

Le lot suivant fut annoncé. Un silence de mort tomba sur l'assemblée. Sur le présentoir, une boîte de velours noir contenait un ensemble de scalpels d'argent du XVIIe siècle, gravés aux armes d'une famille dont le nom avait été effacé de l'histoire.

— C'est à vous, n'est-ce pas ? demanda Julian, son regard d'orage s'ancrant dans le sien.

Isolde sentit un coup de poignard dans son diaphragme. Ces instruments appartenaient à son arrière-grand-père, un médecin qui avait tenté de soigner la folie par la précision du métal. C'était l'un des derniers vestiges de l'honneur des Renard, avant que la déchéance ne vienne tout gangréner.

— Vous les avez mis en vente, comprit-elle dans un souffle.

Julian sourit, un sourire sans chaleur, une simple contraction de muscles prédateurs.

— Je les ai rachetés à vos créanciers pour les mettre ici ce soir. Je voulais voir si vous seriez capable de rester de marbre en voyant votre sang mis à prix.

Les enchères montèrent rapidement. Isolde sentait la colère monter en elle, une marée de fer en fusion. Chaque annonce de prix était une insulte, chaque coup de marteau un clou dans son cercueil. Elle détestait Julian. Elle le détestait avec une pureté qui confinait à l'extase.

Il se rapprocha, son souffle effleurant son lobe d'oreille.

— Regardez-moi, Isolde. Pas la scène. Moi.

Elle tourna la tête, le défi brûlant dans ses yeux gris.

— Vous êtes un monstre.

— Un monstre qui vous connaît mieux que vous-même. Vous sentez ce feu dans vos veines ? C'est la vie. C'est la première fois depuis que je vous ai prise que vous ne faites pas semblant d'être une statue.

Il posa sa main sur son cœur. Il battait à tout rompre, une bête traquée contre ses côtes.

— Vous avez passé votre vie à vous anesthésier pour ne pas souffrir, continua-t-il, sa voix descendant d'une octave, vibrant jusque dans le bassin de la jeune femme. Mais ici, sous ma main, vous brûlez. La douleur est le seul langage que vous comprenez encore, n'est-ce pas ?

Isolde voulut reculer, mais le dossier du canapé l'emprisonnait. Elle était prise entre le velours froid et l'acier de Julian. L'odeur de son parfum — un mélange de tabac, de cuir et de quelque chose d'indiciblement masculin — l'enivrait malgré elle.

— Admettez-le, ordonna-t-il. Admettez que vous préférez cette haine brûlante au vide dans lequel vous vous étiez enterrée.

— Je ne vous donnerai rien, Julian. Pas un mot, pas une larme.

Il rit doucement, un son sombre qui la fit frissonner.

— Vous me donnez déjà tout. Votre colère est la plus belle des redditions.

Soudain, Julian leva la main, coupant court aux enchères qui stagnaient.

— Un million, lança-t-il d'une voix qui fit taire la salle entière.

Le commissaire-priseur bafouilla, le marteau tomba. Adjugé.

Julian se tourna vers Isolde, son regard brillant d'une lueur cruelle et triomphante.

— Je viens de racheter votre passé, Isolde. Pour mieux vous priver d'avenir.

Il se leva, l'entraînant à sa suite. Ils traversèrent la salle sous les murmures, Julian tenant Isolde comme une prise de guerre.

Lorsqu'ils furent de retour dans l'obscurité de la voiture, le silence devint une chape de plomb. La pluie avait repris, tambourinant sur le toit de métal comme des doigts impatients.

Julian sortit de sa poche un petit objet qu'il n'avait pas laissé au secrétariat de la vente. C'était l'un des scalpels d'argent, une lame fine et effilée, brillant d'un éclat lunaire.

Il prit la main d'Isolde et, avec une lenteur calculée, fit courir la pointe émoussée du manche sur l'intérieur de son poignet, là où la peau est si fine qu'on voit bleuir les veines.

— Je pourrais vous briser de mille façons, murmura-t-il, ses yeux fixés sur le trajet de l'argent sur sa peau. Mais ce que je veux, c'est voir ce qui reste quand on a tout enlevé.

Isolde ne retira pas sa main. Elle sentait le froid du métal, la chaleur de la main de Julian, et cette électricité statique qui saturait l'habitacle. Sa respiration s'était calée sur la sienne, malgré elle. Elle comprenait enfin le danger. Ce n'était pas la haine de Julian qui était une menace. C'était la façon dont il l'utilisait pour la réveiller.

Il approcha la lame de son propre index et pressa jusqu'à ce qu'une perle de sang sombre apparaisse. Puis, il pressa son doigt ensanglanté sur les lèvres d'Isolde.

Le goût du fer envahit sa bouche. Salé, chaud, vital.

— Ne m'aimez jamais, Julian, dit-elle dans un souffle, ses lèvres tachées de son sang. C'est la seule clause de notre pacte que je vous forcerai à respecter.

Il se pencha, son visage à quelques centimètres du sien. Ses yeux étaient deux abîmes noirs où dansaient des reflets d'orage.

— L'amour est une faiblesse pour les gens ordinaires, Isolde. Entre nous, il n'y a que la possession. Et je compte bien posséder jusqu'à votre dernier souffle de révolte.

Il l'embrassa alors, un baiser qui n'avait rien d'une consolation. C'était une collision, un choc de deux astres morts cherchant à recréer de la lumière par la friction. Isolde répondit avec une ferveur désespérée, griffant ses revers de veste, cherchant à lui arracher un cri, une faiblesse, n'importe quoi qui prouverait qu'il était aussi vulnérable qu'elle.

Mais Julian restait un roc au milieu de la tempête qu'il avait lui-même déclenchée.

Quand il se détacha, il essuya une traînée de sang au coin de sa bouche avec son pouce, un geste d'une tendresse terrifiante.

— Bienvenue dans votre nouvelle vie, petite proie. Elle sera magnifique et insupportable.

Isolde regarda par la vitre la ville défiler en flou, une mer de lumières froides. Elle se sentait vide et, pour la première fois, terrifiée. Non pas de ce qu'il pourrait lui faire,

mais de ce qu'elle commençait à devenir sous ses doigts : une créature qui n'existait plus que par le stigmate qu'il lui imposait.

# Chapitre 7

## La Morsure du Cèdre

Le froid n'était pas une simple chute de température ; c'était une invasion. Il s'était glissé sous les draps de soie d'Isolde, s'était enroulé autour de ses chevilles comme une chaîne de givre et remontait maintenant le long de sa colonne vertébrale, vertèbre après vertèbre, avec la patience d'un bourreau. Dans l'obscurité de sa chambre, le manoir de Julian Vane respirait. Le verre des immenses baies vitrées craquait sous l'assaut du vent d'hiver, un gémissement cristallin qui répondait aux battements erratiques dans les tempes de la jeune femme.

Isolde ferma les yeux, mais le noir derrière ses paupières était zébré de taches électriques. Sa gorge était un champ de barbelés. Chaque inspiration lui brûlait les poumons, laissant un goût de cuivre et de poussière ancienne sur sa langue. Elle aurait dû appeler. Un cordon de velours pendait près du lit, vestige d'une époque où les domestiques couraient au moindre soupir des Renard. Mais elle ne bougea pas. Elle préférait s'effondrer seule plutôt que d'offrir sa vulnérabilité en spectacle à cet homme qui l'avait méthodiquement dépouillée de son monde.

C'est alors que l'odeur l'atteignit.

Le cèdre. Un parfum sec, boisé, presque sacré, mêlé à la morsure du tabac froid et à cette note métallique qui n'appartenait qu'à Julian.

Le clic de la porte fut un coup de feu dans le silence ouaté de la chambre. Isolde sentit le matelas s'enfoncer sous un poids lourd. Une main, dont la chaleur lui parut une insulte, se posa sur son front. Elle tressaillit, ses yeux s'ouvrant violemment sur le visage de Julian, dont les traits étaient sculptés par l'ombre d'une seule bougie posée

sur la table de nuit.

— Vous brûlez, murmura-t-il. Sa voix était plus basse que d'ordinaire, une vibration qui semblait résonner jusque dans les os malades d'Isolde.

— Partez, articula-t-elle.

Le mot se brisa en sortant de ses lèvres gercées. Elle essaya de se redresser, mais le monde bascula. Julian l'attrapa par les épaules, ses mains larges la maintenant avec une fermeté qui n'avait rien de brutal, et c'était bien là le problème. Il la cala contre les oreillers, son visage si proche qu'elle pouvait voir l'orage qui grondait dans ses pupilles sombres.

— Votre corps trahit votre arrogance, Isolde. Vous essayez de mourir pour ne pas avoir à me faire face demain matin ? C'est un manque de panache flagrant.

Il tendit la main vers une bassine d'eau tiède qu'il avait apportée. Il y trempa un linge de lin fin. Isolde regarda le tissu se gorger de liquide, comme elle se gorgeait de peur et de cette étrange fascination qu'il exerçait sur elle. Quand il approcha le linge de son visage, elle détourna la tête, un geste de rébellion enfantin mais vital.

— Ne me touchez pas. Pas comme ça.

— Comme quoi ? demanda-t-il, un pli amer au coin des lèvres.

— Sans le contrat. Sans la nuit. Sans le prix. Là, vous... vous me soignez.

Elle cracha le mot comme si c'était un poison. Sa main tremblante chercha la sienne pour repousser le linge, mais ses doigts ne rencontrèrent que la rudesse de son poignet.

— La clause, Julian, siffle-t-elle dans un souffle brûlant. Pas d’amour. Pas de consolation. Vous avez juré de ne jamais tenter de recoudre mon âme. Laissez-moi fiévreuse. Laissez-moi me consumer. C'est mon droit le plus strict.

Julian resta immobile, le linge suspendu dans l'air saturé de l'odeur du cèdre. Ses yeux parcouraient le visage d’Isolde, s'attardant sur la pâleur de sa peau, sur les cernes bleutés qui soulignaient son regard d'acier pluvieux. Il semblait mener une bataille intérieure dont les muscles de sa mâchoire étaient les seuls témoins.

— Vous croyez vraiment que je fais cela par pitié ? lança-t-il soudain, sa voix retrouvant sa morsure habituelle. Vous êtes ma propriété, Isolde. Je ne laisse pas mes biens s’abîmer par négligence. Si vous mourez d’une grippe banale dans ce lit, vous m’aurez volé ma revanche. Et je déteste qu'on me vole.

Il ne lui laissa pas le temps de répondre. Il pressa le linge humide sur son front. La sensation fut un choc thermique qui lui arracha un gémissement. Elle tenta de le repousser, griffant ses mains, mais il la domina de sa carrure, l'enveloppant de sa chaleur oppressante.

— Buvez ceci, ordonna-t-il en portant un verre de cristal à ses lèvres.

C’était un bouillon amer, chargé de plantes. Elle serra les dents.

— Non.

— Isolde... ne me forcez pas à vous briser la mâchoire pour vous sauver la vie.

Elle lut dans son regard qu’il le ferait. Qu’il la malmènerait pour son propre bien, une ironie suprême qu’elle ne pouvait supporter. Elle but, chaque gorgée étant une humiliation de soie. Quand le verre fut vide, il le reposa brusquement. Le bruit du cristal contre le bois résonna comme une sentence.

— Pourquoi faites-vous ça ? murmura-t-elle, ses yeux s'embuant malgré elle, la fièvre sapant ses dernières défenses. Pourquoi ce manoir ? Pourquoi ce contrat ? Pourquoi avoir brûlé ma famille si c'est pour me regarder avec ces yeux-là quand je suis malade ?

Julian se leva et marcha vers la fenêtre, tournant le dos à la lumière de la bougie. Sa silhouette découpée contre l'obscurité de la nuit semblait faite de fer et de regrets.

— Vous pensez que je suis le monstre de l'histoire, n'est-ce pas ? L'homme qui a orchestré la chute des Renard pour le simple plaisir de voir une lignée s'éteindre.

— Vous avez racheté nos dettes pour mieux nous étouffer ! s'emporta-t-elle, sa voix se cassant. Vous avez poussé mon père au suicide social avant qu'il ne le fasse physiquement !

Julian se retourna d'un coup sec, son visage masqué par l'ombre, mais sa voix portait une intensité qui fit frissonner Isolde plus que le froid.

— Votre père, Isolde, était un homme qui ne voyait en vous qu'une monnaie d'échange. Saviez-vous à qui il comptait vous "vendre" pour éponger ses pertes au casino de la Mer Noire ? Saviez-vous que le contrat était déjà rédigé ?

Isolde se figea, le souffle court.

— De quoi parlez-vous ?

— Baron Vaski. Le général Graves. Des hommes dont le nom seul fait reculer les bourreaux. Ils ne voulaient pas de votre nom, Isolde. Ils voulaient une poupée de porcelaine à briser lentement, pièce par pièce, dans des caves où la lumière n'entre jamais. Ils auraient fait de votre vie une agonie sans fin, sans contrat, sans clause,

sans issue.

Il fit un pas vers le lit, la force de sa présence saturant l'espace.

— J'ai brûlé les Renard pour vous arracher à leurs griffes. J'ai détruit votre monde parce qu'il était devenu votre abattoir. Je vous ai enfermée ici, dans ce contrat "abject" comme vous l'appellez, parce que c'était la seule façon de vous rendre légalement intouchable pour eux. Ici, vous n'êtes qu'à moi. Et tant que vous êtes à moi, ils ne peuvent même pas rêver de vous effleurer.

Le silence qui suivit fut plus assourdissant qu'une explosion. Isolde sentait son cœur battre contre ses côtes comme un oiseau pris au piège. La fièvre semblait s'être transformée en un incendie intérieur.

— Vous mentez, articula-t-elle, mais le doute s'insinuait déjà dans ses veines comme un venin. Vous m'avez traitée comme un objet dès la première minute.

— Je vous ai traitée comme une survivante ! tonna Julian. Je vous ai donné un rôle à jouer pour que vous ne sombriez pas dans la folie de votre perte. La haine est un moteur bien plus puissant que la gratitude, Isolde. Je voulais que vous me détestiez. Je voulais que vous luttiez. Parce que tant que vous luttez, vous êtes debout.

Il s'approcha à nouveau du lit et s'agenouilla, ses mains saisissant les siennes avec une force désespérée. Ses yeux étaient à la hauteur des siens, dénudés de tout artifice.

— Mais ne me demandez pas de vous laisser mourir d'un froid stupide. Je n'ai pas rasé une dynastie pour vous perdre à cause d'un courant d'air.

Isolde sentit une larme brûlante couler sur sa joue. Elle ne savait plus si c'était la fièvre ou la douleur de cette vérité qui l'écrasait. Julian tendit le pouce pour essuyer la trace humide, un geste interdit, un geste d'une tendresse si pure qu'il en devenait

terrifiant.

— Vous brisez la clause, Julian, chuchota-t-elle. Vous me soignez. Vous m'expliquez. Vous... vous essayez de me faire comprendre. C'est une forme d'amour.

Le visage de Julian se crispa. Il retira sa main comme s'il s'était brûlé.

— Ce n'est pas de l'amour, Isolde. C'est de l'obsession. C'est le besoin du sculpteur de s'assurer que sa statue ne se fendille pas avant qu'il n'ait fini son œuvre.

Il se releva brusquement, rajustant sa veste avec une précision maniaque, reprenant instantanément son masque de marbre.

— Dormez maintenant. Demain, vous serez guérie. Et demain, je redeviendrai le monstre que vous avez besoin que je sois.

Il se dirigea vers la porte, sa silhouette s'effaçant dans l'ombre. Avant de sortir, il s'arrêta, la main sur la poignée.

— Et pour information, le cèdre... c'est pour masquer l'odeur de ma propre peur. Bonne nuit, Isolde.

Le loquet cliqua. Isolde resta seule dans l'obscurité, le front encore frais du linge qu'il avait posé, le cœur en lambeaux. Elle sentait l'odeur du cèdre flotter autour d'elle, une morsure douce et persistante. Pour la première fois depuis la chute de sa maison, elle ne chercha pas à se dissocier. Elle se laissa sombrer dans le sommeil, terrifiée par une seule chose : elle n'était plus tout à fait sûre de vouloir que Julian respecte la clause du contrat.

Et dans ce manoir de verre et de fer, c'était la plus dangereuse des fièvres.

# Chapitre 8

## Le Miroir sans Tain

Le matin s'était glissé dans la chambre comme un rasoir froid sous la peau. Isolde s'éveilla avec une clarté mentale qui l'effraya. La fièvre était tombée, laissant derrière elle une carcasse exsangue mais lucide. L'odeur du cèdre saturait encore les draps de lin, vestige olfactif de l'aveu de Julian. \*La peur.\* Il avait parlé de sa propre peur.

Elle se redressa, ses articulations craquant dans le silence sépulcral de la chambre. Elle n'était plus la statue de sel qu'il avait façonnée ; elle se sentait plutôt comme une lame que l'on vient de tremper dans l'eau glacée pour en fixer le tranchant.

Elle choisit une robe de soie noire, si fine qu'elle semblait n'être qu'une ombre liquide glissant sur ses hanches. Elle ne mit rien en dessous. Le frottement du tissu sur ses mamelons était une brûlure constante, un rappel sensoriel de son existence physique. Elle se maquilla avec une précision chirurgicale : un trait d'obsidienne pour étirer son regard de pluie, une touche de rouge sang sur ses lèvres, à peine estompée, comme si elle venait de mordre quelqu'un.

Elle quitta ses appartements, ses pieds nus ne faisant aucun bruit sur le sol de marbre. Elle le trouva dans la bibliothèque, une cage de verre et d'acier suspendue au-dessus du vide. Julian était assis derrière un bureau de chêne noir, entouré de piles de parchemins et de registres. L'odeur du tabac froid et de l'encre fraîche créait une atmosphère de bureaucrate de l'enfer.

Il ne leva pas les yeux lorsqu'elle entra, mais elle vit le muscle de sa mâchoire se contracter. Il savait qu'elle était là. Il sentait la soie.

— Vous devriez être au lit, Isolde. Votre voix porte encore les traces de la maladie.

Elle ne répondit pas. Elle s'approcha, contournant le bureau pour se placer derrière lui. Elle posa ses mains sur le dossier de son fauteuil en cuir. Le grain de la peau sous ses paumes était frais, presque aussi froid que le sien.

— Le monstre est de retour, à ce que je vois, dit-elle d'une voix basse, un murmure qui semblait ramper sur les vertèbres de Julian. La précision de votre veste, l'impeccabilité de votre cravate... C'est une belle armure. Que cachez-vous dessous aujourd'hui ? Le cèdre ne suffit plus à masquer l'odeur de la panique.

Julian posa son stylo-plume. Le clic du métal sur le bois résonna comme un coup de feu.

— Ne jouez pas à cela, Isolde. Vous êtes fragile. Un souffle de vent pourrait vous briser.

— Brisez-moi alors, Julian. N'est-ce pas ce que vous faites ? Vous collectionnez les débris.

Elle se pencha, son torse frôlant ses épaules. Elle vit ses mains se crispier sur les accoudoirs. Des mains de bâtisseur, de destructeur. Elle se demanda combien de fois ces doigts avaient tracé des lignes de mort sur des contrats avant de poser un linge humide sur son front.

Elle commença à bouger. Lentement. Elle fit le tour de la pièce, touchant les reliures en cuir des livres, les globes terrestres en cuivre, les bibelots d'une valeur indécente. Elle ne regardait pas les objets ; elle le regardait \*lui\* à travers les reflets des vitrines.

— Vous êtes seul, Julian, commença-t-elle, sa voix se faisant plus douce, plus

invasive. Ce manoir n'est pas une demeure, c'est un mausolée. Et vous en êtes le gardien, ou peut-être la pièce maîtresse. Vous m'avez achetée pour ne plus être le seul fantôme ici.

Il se tourna enfin dans son fauteuil. Son regard d'orage la percuta de plein fouet. Il y avait une fatigue atavique dans ses yeux, une fissure qu'il n'avait pas eu le temps de colmater après la nuit précédente.

— Je n'ai pas besoin de votre psychanalyse de salon, cracha-t-il. Vous êtes ici pour honorer une dette.

— Ma dette est envers votre corps, pas envers votre silence, rétorqua-t-elle.

Elle s'approcha de lui, brisant la distance de sécurité qu'il essayait de maintenir. Elle s'assit sur le bord de son bureau, dérangeant ses papiers méticuleusement rangés. La soie de sa robe remonta, dévoilant la pâleur de ses cuisses. Elle vit le regard de Julian descendre malgré lui, une trahison de sa propre volonté.

— Regardez-moi, Julian. Pas comme une proie. Pas comme un objet. Regardez-moi comme si j'étais le miroir que vous craignez tant.

Elle tendit la main et, d'un doigt lent, traça le contour de sa mâchoire. Sa peau était rugueuse, parsemée d'une barbe naissante qui picotait son index. Il ne recula pas. Il semblait pétrifié, comme si le simple contact d'Isolde était un poison dont il ne pouvait se passer.

— Vous voulez être vu, murmura-t-elle, son visage à quelques centimètres du sien. Vous voulez que quelqu'un déchire ce masque et vous dise que vous n'êtes pas un monstre, mais un homme terrifiant de solitude. Vous voulez que je vous déteste, parce que ma haine est la seule chose réelle qui vous reste.

— Taisez-vous, gronda-t-il.

Le son venait du fond de sa poitrine, une vibration qui fit frissonner Isolde jusque dans son ventre. Elle ne se tut pas. Elle utilisa sa vulnérabilité comme un scalpel.

— Pourquoi m'avoir soignée hier soir ? Pourquoi ce geste de tendresse ? C'était une erreur, n'est-ce pas ? La plus grande de vos erreurs. Vous avez ouvert une porte, Julian. Et maintenant, je sais comment entrer.

Elle glissa sa main derrière sa nuque, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux sombres. Elle le tira légèrement vers elle. L'air entre eux était chargé de l'électricité qui précède la foudre. Elle sentait la chaleur de son souffle, une odeur de café amer et d'un désir si féroce qu'il en devenait douloureux.

Julian saisit son poignet. Sa poigne était d'acier, mais il ne la serra pas assez pour lui faire mal. C'était une supplication déguisée en contrainte.

— Vous jouez avec le feu, Isolde. Je peux vous renvoyer à votre ruine en un claquement de doigts.

— Faites-le. Mais vous resterez ici, dans ce silence de verre, avec pour seule compagnie le souvenir de ma peau et le regret de n'avoir pas osé me briser tout à fait.

Elle se rapprocha encore, ses lèvres frôlant presque les siennes. Elle pouvait goûter l'air qu'il expirait. Elle vit ses pupilles se dilater, noyant l'iris sombre. Il était sur le point de céder, sur le point de briser cette clause stupide qui les protégeait l'un de l'autre.

Elle utilisa la séduction comme une torture, s'arrêtant juste avant le baiser. Elle voulait qu'il ait faim. Elle voulait qu'il ressente ce vide qu'elle habitait depuis des mois.

— Vous avez peur que je vous aime, n'est-ce pas ? murmura-t-elle. Parce que si je vous aime, vous perdrez votre pouvoir sur moi. Vous ne serez plus mon bourreau. Vous serez juste... un homme.

D'un mouvement brusque, Julian la saisit par la taille et la bascula contre lui. La violence du geste lui coupa le souffle. Elle se retrouva à califourchon sur ses genoux, sentant la dureté de ses muscles sous la soie fine. Ses mains à lui s'ancrèrent dans sa chair, au-dessus de ses hanches, ses pouces s'enfonçant dans les creux de ses os.

— Vous croyez avoir gagné ? rugit-il, sa voix brisée par une émotion qu'il ne pouvait plus contenir. Vous croyez que quelques mots et un peu de peau vont me mettre à genoux ?

Ses yeux brûlaient d'une lueur sauvage. Isolde ne baissa pas le regard. Elle sentait le rythme de son cœur contre le sien, un tambour de guerre désordonné.

— Je ne veux pas que vous soyez à genoux, Julian. Je veux que vous soyez vrai. Juste une seconde. Avant que nous reprenions notre comédie macabre.

Il approcha son visage du sien, si près qu'elle vit chaque ligne de son front, chaque nuance de gris dans ses yeux. Il semblait chercher une faille en elle, un signe qu'elle mentait, qu'elle n'était qu'une actrice. Mais il ne trouva que la détermination froide d'une femme qui n'a plus rien à perdre.

Il l'embrassa.

Ce n'était pas un baiser de conte de fées. C'était une collision. Un choc de dents et de langues, un goût de fer et de désespoir. Il l'embrassa comme s'il voulait lui arracher l'âme par la bouche, comme s'il voulait la dévorer pour ne plus avoir à la regarder. Isolde répondit avec la même rage, ses ongles s'enfonçant dans ses épaules, marquant

sa veste coûteuse.

C'était une forme de combat, une lutte pour la domination où le plaisir était une arme tranchante. Julian la pressait contre lui avec une force qui lui brisait presque les côtes, mais elle ne recula pas. Elle accueillit sa brutalité, car elle savait qu'elle était l'expression de sa défaite.

Il se détacha d'elle brusquement, le souffle court, ses lèvres rougies et gonflées. Il la regarda avec une horreur pure, comme s'il venait de voir son propre cadavre dans un miroir.

— Sortez, dit-il, sa voix n'étant plus qu'un sifflement étranglé.

— Julian...

— **SORTEZ !**

Il se leva, la faisant glisser de ses genoux. Il tourna le dos, ses mains s'appuyant sur son bureau, les jointures blanches. Ses épaules tremblaient.

Isolde se lissa la soie de sa robe. Elle sentait le goût de Julian sur ses lèvres, une saveur de cendre et d'orage. Elle avait réussi. Elle avait percé l'armure. Le miroir sans tain venait de voler en éclats, et elle voyait enfin l'homme tapi derrière le monstre.

— Vous ne pourrez plus jamais me regarder de la même manière, Julian, dit-elle calmement en se dirigeant vers la porte. La clause est morte. Nous l'avons tuée tous les deux.

Elle sortit de la bibliothèque, laissant derrière elle le silence étouffant de la pièce. En marchant dans le couloir, elle sentit une larme solitaire couler sur sa joue. Elle ne savait pas si c'était une larme de victoire ou de deuil.

Mais elle savait une chose : dans ce manoir de verre et de fer, la guerre ne faisait que commencer. Et pour la première fois, elle n'était plus la seule à saigner.

# Chapitre 9

## L'Hiver Intérieur

Le givre s'était invité à l'intérieur des vitres, dessinant des architectures de cristal qui semblaient vouloir emprisonner la chambre d'Isolde. C'était un froid lucide, un froid qui ne demandait pas pardon. Elle restait assise sur le bord du lit, les pieds nus effleurant le tapis de laine brute, sa robe de soie anthracite glissant sur ses épaules comme une seconde peau dont elle aurait voulu s'arracher.

L'odeur de Julian – ce mélange de tabac froid, de vieux cuir et d'orage imminent – hantait encore ses narines. Elle l'avait brisé. Elle avait vu, l'espace d'un battement de cœur, la faille béante dans la pierre de son armure. Et pourtant, au lieu de savourer cette victoire, elle se sentait comme une ville mise à sac : vide, offerte aux vents, les fondations ébranlées par le poids d'une larme qu'elle n'aurait jamais dû verser.

Le silence du manoir fut soudain déchiré par le crissement de pneus sur le gravier gelé de l'allée. Un son étranger. Un intrus.

Isolde se leva, ses articulations craquant discrètement. Elle s'approcha de la fenêtre. En bas, une berline noire, luisante comme un scarabée de jais, venait de s'immobiliser. Un homme en sortit. Même de cette hauteur, elle reconnut cette silhouette : Victor Marat. L'homme qui avait racheté les créances de son père avant que Julian ne les lui arrache. Un homme qui sentait l'eau de Cologne bon marché et la charogne.

La porte de sa chambre s'ouvrit sans qu'on y frappe. L'air de la pièce fut instantanément saturé par la présence de Julian. Il ne la regardait pas. Il fixait le vide, ses mains enfoncées dans les poches de son pantalon de costume, sa mâchoire si

serrée que les muscles de son cou saillaient comme des cordages sous tension.

— Ne descendez pas, dit-il. Sa voix était un râle de gorge, dépouillée de toute sa superbe habituelle.

— C'est Marat, n'est-ce pas ? murmura Isolde. Son propre timbre lui parut fragile, une feuille de verre prête à éclater.

Julian tourna enfin la tête vers elle. Ses yeux étaient deux puits de pétrole en feu. La colère qui y bouillait n'était pas celle, froide et calculée, qu'elle connaissait. C'était une bête sauvage, acculée, cherchant une gorge à trancher.

— Ce n'est plus votre affaire, Isolde. Restez ici.

— Tout ce qui touche à la chute des Renard est mon affaire, Julian. Vous avez acheté mon corps et mes nuits, pas ma mémoire.

Elle passa devant lui, l'effleurant délibérément. Elle sentit la chaleur radioactive qui émanait de lui, une promesse de destruction. Il ne l'arrêta pas, mais elle entendit le bruit sourd de son poing frappant le chambranle de la porte lorsqu'elle s'éloigna dans le couloir.

Dans le grand hall, l'air était chargé d'une humidité poisseuse. Marat attendait près de la cheminée éteinte. Il avait l'air d'un rat paré de velours. Ses petits yeux brillèrent d'une lueur prédatrice quand il vit Isolde descendre l'escalier.

— La petite Isolde, susurra-t-il, sa voix glissant sur les murs comme de la bave. On murmure en ville que vous êtes devenue l'animal de compagnie de Vane. Quel gâchis. Votre père aurait préféré vous voir morte plutôt que sous les draps de cet usurpateur.

Isolde s'arrêta à trois marches du sol, les mains jointes, la tête haute. Elle s'imaginait

faite de glace, incapable de ressentir l'insulte.

— Mon père est sous terre, Marat. Et vous devriez craindre les vivants plutôt que d'insulter les morts. Que voulez-vous ?

Marat fit un pas vers elle, ignorant la présence de Julian qui apparaissait maintenant en haut de l'escalier, immobile comme une gargouille.

— Je veux ce qui me revient de droit, ma belle. Une partie de la dette n'a jamais été rachetée légalement. Julian a triché. Et si je ne peux pas avoir l'argent, je prendrai ce qui reste de la collection.

Il tendit une main gantée de cuir pour toucher la joue d'Isolde. Elle ne recula pas, mais son cœur se mit à cogner contre ses côtes comme un oiseau en cage. Le grain du cuir contre sa peau lui fit horreur, une souillure grasse.

Le mouvement fut si rapide qu'Isolde ne vit qu'un flou sombre.

Julian était là. Il n'avait pas descendu les marches, il les avait franchies d'un bond de prédateur. Sa main se referma sur le poignet de Marat avec un craquement sec, net, comme une branche morte que l'on brise.

Le cri de Marat fut étouffé par la main libre de Julian qui s'écrasa sur sa bouche, le projetant contre le marbre de la colonne la plus proche. Le choc sourd fit vibrer les lustres.

— Tu as osé la toucher, dit Julian.

Ce n'était plus une voix humaine. C'était le grondement de la terre qui s'ouvre. Il pressait Marat contre le pilier, ses phalanges blanchissant sous l'effort. Isolde voyait les yeux de Marat s'injecter de sang, sa peau virer au gris terreux.

— Julian, arrêtez ! cria-t-elle.

Il ne l'entendait pas. Il était ailleurs, dans une zone d'ombre où la raison n'avait plus cours. Il leva son poing et frappa. Une fois. Deux fois. Le bruit de l'os rencontrant la chair était un son mou, écœurant, qui résonnait dans le vide du hall. Le sang gicla sur la chemise blanche de Julian, des taches rubis qui fleurissaient comme des fleurs de mal.

Isolde descendit les dernières marches en courant. Elle attrapa le bras de Julian, sentant la rigidité de ses muscles, une force pure et brute.

— Vous allez le tuer ! Julian, regardez-moi !

Il se figea. Sa main était levée pour un troisième coup, ses jointures lacérées, dégoulinantes. Il tourna lentement son visage vers elle. L'expression qu'elle y vit la fit chanceler. Ce n'était pas de la haine. C'était une terreur absolue. La terreur d'un homme qui vient de réaliser qu'il a tout perdu en voulant tout protéger.

Il lâcha Marat qui s'effondra au sol comme un sac de chiffons, gémissant et crachant des dents brisées. Julian recula, regardant ses mains couvertes de sang comme si elles appartenaient à un étranger.

— Sortez-le d'ici, ordonna Julian à ses gardes qui venaient d'apparaître dans l'ombre des couloirs. Jetez-le dans le fossé. S'il revient, tuez-le.

Le silence qui suivit le départ de Marat fut plus lourd que la violence. Julian restait debout au milieu du hall, le souffle court, les épaules voûtées. L'odeur métallique du sang se mêlait maintenant à celle de l'ozone.

Isolde s'approcha prudemment. Elle voulait le toucher, l'apaiser, mais la "clause"

hurlait dans son esprit. \*Il est interdit de l'aimer, de la consoler.\*

— Pourquoi avez-vous fait ça ? murmura-t-elle. Il n'était rien. Une mouche.

Julian releva les yeux. Le masque était revenu, mais il était fissuré.

— Personne ne vous touche, Isolde. Ni lui, ni le passé.

— Vous avez réagi comme s'il m'avait arraché le cœur. C'était juste une main sur une joue. Pourquoi cette violence, Julian ?

Il fit un pas vers elle, l'acculant contre la rampe de l'escalier. Il ne la toucha pas, mais son ombre l'enveloppa entièrement.

— Parce que si le monde vous effleure, il me rappelle que vous n'êtes pas à moi, cracha-t-il avec une amertume qui lui brûla la gorge. Et parce que je préférerais brûler ce manoir et moi avec plutôt que de voir une autre ombre que la mienne se poser sur vous.

L'aveu était là, brut, sanglant comme ses mains. La tension entre eux était devenue insupportable, un fil d'acier tendu au-dessus d'un abîme. Isolde sentit une chaleur familière et détestée monter en elle. La peur se transformait en désir, une alchimie perverse née du danger.

Elle regarda le sang sur sa chemise. Elle tendit une main tremblante et posa un doigt sur une tache rouge, juste au-dessus de son cœur. La soie était chaude, imprégnée de sa sueur et du sang d'un autre.

— Vous avez rompu le pacte, dit-elle, la voix étranglée. Vous avez agi par sentiment. Vous avez eu peur pour moi.

Julian rit, un son sec et sans joie qui s'éteignit dans le froid de la pièce.

— La peur n'est pas un sentiment, Isolde. C'est un instinct. L'instinct du collectionneur qui ne veut pas que son chef-d'œuvre soit souillé.

— menteur.

Elle se pressa contre lui, défiant la violence qu'elle venait de voir, défiant le froid qui rampait sur les murs. Elle voulait qu'il l'écrase, qu'il lui prouve qu'il était encore le monstre froid qu'elle avait signé pour servir. Mais ses mains, quand elles se posèrent enfin sur sa taille, étaient tremblantes.

— L'hiver arrive, Isolde, murmura-t-il contre son oreille, son souffle chaud contrastant avec la morsure de l'air. Pas celui de la saison. Le nôtre. Celui où l'on gèle parce qu'on refuse de s'approcher du feu.

Il l'embrassa alors, non pas avec la domination habituelle, mais avec une faim désespérée, une recherche de rédemption dans le goût de ses lèvres. C'était un baiser de condamné.

Isolde ferma les yeux, sentant les larmes brûler ses paupières. Elle comprit à cet instant que la ligne entre le pacte et la réalité n'avait jamais existé. Ils n'étaient pas deux adversaires dans une danse de pouvoir. Ils étaient deux naufragés s'agrippant l'un à l'autre dans une mer de mercure, se noyant d'autant plus vite qu'ils refusaient de nager ensemble.

Le manoir de verre et de fer sembla gémir sous une rafale de vent. Dehors, la neige commençait à tomber, recouvrant les traces de sang dans le gravier, effaçant le monde extérieur pour ne laisser que ce hall vide, cette chaleur volée et le silence glacé d'une vérité qu'aucun d'eux n'était prêt à nommer.

L'hiver intérieur s'était installé. Et il ne prévoyait pas de printemps.

# Chapitre 10

## L'Aveu de Fer

La bibliothèque du manoir de Vane n'était pas un sanctuaire, c'était un mausolée de papier et de cuir. L'odeur y était rance, un mélange de poussière séculaire, de cire d'abeille froide et de ce parfum de tabac boisé qui collait à la peau de Julian comme une seconde malédiction. Ce soir-là, le givre dessinait des fougères d'argent sur les immenses parois de verre, transformant la pièce en une cage de cristal suspendue au-dessus d'un abîme de noirceur.

Isolde se tenait près du foyer éteint. Elle portait une robe de soie d'un gris d'orage, si fine qu'elle semblait n'être qu'une buée sur son corps. Le froid mordait ses épaules nues, mais elle accueillait cette douleur comme une vieille amie. C'était une ponctuation nécessaire dans le silence étouffant de la demeure.

Julian était assis derrière son bureau de chêne noir, une silhouette massive découpée par la lueur d'une lampe à huile vacillante. Il ne l'avait pas regardée depuis qu'elle était entrée. Il feignait de lire un parchemin, mais ses doigts, ces mains larges qui savaient si bien briser et reconstruire, étaient immobiles. Trop immobiles.

— Le contrat est clair, Julian.

Sa voix tomba dans le silence comme une pierre dans un puits. Elle n'avait pas l'éclat du défi, mais la précision d'un scalpel.

Julian releva lentement la tête. Ses yeux, d'un bleu délavé par la fatigue et l'ombre, s'ancrèrent dans les siens. L'air entre eux devint soudain épais, saturé d'une électricité statique qui faisait dresser les fins duvets sur les bras d'Isolde.

— Le contrat est la seule chose qui nous empêche de nous entre-déchirer, Isolde, répondit-il. Sa voix était une basse profonde, un grondement de terre qui fit vibrer la cage thoracique de la jeune femme. Pourquoi le mentionner maintenant ?

— Parce que tu triches.

Elle fit un pas vers lui. Le froissement de la soie contre ses hanches fut le seul bruit dans la pièce. Elle s'arrêta à la limite du cercle de lumière projeté par la lampe.

— Tu as enfreint la clause de distance émotionnelle. La nuit dernière, sous les draps, ce n'était pas la main d'un bourreau qui me touchait. C'était la main d'un homme qui cherche à s'excuser.

Julian eut un rire sec, un son dépourvu de toute joie, qui ressemblait au craquement d'un os. Il se leva, sa haute stature dominant la pièce. Il fit le tour du bureau, ses bottes de cuir martelant le parquet avec une régularité de métronome. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle. Isolde pouvait sentir la chaleur qui émanait de lui, une fournaise contenue sous un masque de glace.

— S'excuser de quoi ? De t'avoir sauvée de la potence pour te mettre dans mon lit ? De t'avoir rendu une existence, même si elle a le goût du soufre ?

— Ne joue pas à cela avec moi, cracha-t-elle, et cette fois, la colère perça le vernis de son indifférence. Je sens le tremblement de tes doigts quand tu effleures ma nuque. Je vois comment tu détournes le regard quand je me déshabille, comme si ma nudité te brûlait les yeux. Tu commences à me voir, Julian. Pas comme une pièce de collection. Pas comme une dette. Mais comme...

Elle marqua une pause, le mot restant coincé dans sa gorge comme une arête.

— Dis-le, murmura-t-il, un défi sauvage dans le regard. Dis le mot, Isolde, et regarde ce qui arrive à ton précieux contrat.

— Tu m'aimes.

Le mot fut lâché. Nu. Obscène. Il flotta dans l'air, vibrant de l'interdiction qu'ils avaient eux-mêmes gravée.

Julian ne recula pas. Au contraire, il s'approcha davantage, réduisant l'espace à un souffle de différence. Il attrapa son poignet, non pas avec brutalité, mais avec une intensité qui lui coupa le sang. Sa peau était brûlante contre la sienne, un contraste violent avec le froid de la pièce.

— L'amour est une maladie de faible, Isolde. Je ne t'aime pas. Je suis possédé par toi. C'est une pathologie, une invasion. Tu es une écharde dans ma chair que je ne peux pas retirer sans m'arracher la peau.

— menteur, répéta-t-elle, sa voix se brisant légèrement. Si ce n'était que de la possession, tu m'aurais déjà brisée. Tu aurais fini le travail. Mais tu me ré pares. Chaque fois que tu me touches avec cette douceur que tu crois cacher, tu recouds une partie de moi. Et c'est une trahison. Tu n'as pas le droit de me soigner !

Elle frappa sa poitrine de sa main libre, un geste de désespoir pur.

— J'ai signé pour être ton ombre, ton objet ! Pas pour que tu me forces à redevenir humaine ! L'humanité fait trop mal, Julian. Le vide était supportable. Ton affection est une torture.

Il saisit ses deux mains maintenant, les plaquant contre son torse. Sous les paumes d'Isolde, le cœur de Julian battait un rythme erratique, furieux, comme un animal enfermé dans une cage d'acier.

— Tu veux la vérité ? rugit-il soudain, sa maîtrise volant en éclats. Tu veux savoir ce que je ressens quand je te regarde dormir ? Je déteste chaque seconde de cette faiblesse. Je déteste la façon dont ton odeur de jasmin et de pluie s’est infiltrée dans les tentures de cette maison. Je déteste le fait que je ne peux plus boire un verre de vin sans me demander si tu as mangé.

Il la secoua légèrement, ses yeux brillant d’une lueur prédatrice et désolée.

— Si c’est de l’amour, alors c’est une exécution. Et tu es le bourreau autant que la victime.

Il la lâcha brusquement et se détourna pour faire face aux grandes fenêtres. Dehors, la tempête s’intensifiait, les flocons de neige s’écrasant contre le verre comme des papillons de nuit suicidaires.

— Si je t’aime, le contrat est nul, reprit-il d’une voix sourde. Tu es libre. Tu peux partir dès demain matin. Je te rendrai ton nom, tes terres, et ce qu’il reste de ta fortune. Tu ne me devras plus rien. Ni ton corps, ni tes nuits.

Isolde resta pétrifiée. C’était ce qu’elle voulait, n’est-ce pas ? La liberté. La fin de cette servitude érotique et macabre. Pourtant, à l’évocation de ce départ, elle ressentit un vertige plus effrayant que la mort. La liberté sans lui ressemblait à une sentence d’exil dans un désert de glace.

Elle s’approcha de son dos, hésitante. Elle leva la main et, pour la première fois, ce fut elle qui prit l’initiative du contact. Elle posa ses doigts sur la cicatrice invisible qui barrait son épaule, sous sa chemise de lin fin.

— Et si je ne veux pas partir ? murmura-t-elle contre son dos.

Julian se figea. Il ne se retourna pas, mais elle sentit ses muscles se tendre sous sa main comme des cordes d'acier.

— Alors tu acceptes d'être aimée ? demanda-t-il, l'amertume luttant avec une lueur d'espoir dans sa voix. Tu acceptes que je sois celui qui te recoud, morceau par morceau, même si cela nous rend tous les deux vulnérables ?

— Je déteste ce que tu fais de moi, Julian Vane.

Elle contourna son corps pour faire face à lui. Elle prit son visage entre ses mains froides. Ses pouces caressèrent ses pommettes saillantes, la rudesse de sa barbe naissante.

— Je déteste cette lumière que tu rallumes en moi. C'est cruel. C'est d'une cruauté sans nom.

Elle l'embrassa. Ce n'était pas un baiser de soumission, ni un baiser de tendresse. C'était un choc frontal. Un choc de dents et de langues, un goût de fer et de désespoir. Elle voulait lui arracher cet aveu, l'aspirer hors de ses poumons. Elle voulait que la douleur de cet échange efface la confusion qui régnait dans son esprit.

Julian répondit avec une faim dévastatrice. Il la souleva, l'asseyant sur le bord du bureau de chêne, renversant des flacons d'encre et des papiers sans y prêter attention. L'encre noire se répandit sur le bois, tachant la soie grise de la robe d'Isolde, comme une nouvelle signature sur un contrat de sang.

Ses mains à lui s'égarèrent dans ses cheveux courts, les empoignant pour renverser sa tête en arrière. Il descendit son baiser dans le creux de sa gorge, là où son pouls battait la chamade.

— Tu es à moi, grogna-t-il contre sa peau. Contrat ou non. Ciel ou enfer. Tu es à moi.

— Alors prouve-le, répondit-elle dans un souffle, ses ongles s'enfonçant dans ses épaules. Ne sois pas doux. Ne sois pas l'homme qui aime. Sois le monstre qui possède. J'ai besoin de ne plus penser. J'ai besoin que tu m'écrases sous ton poids jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place pour le doute.

C'était leur exutoire. La douleur physique, le poids des corps, la lutte pour le souffle était la seule langue qu'ils savaient encore parler sans mentir. Dans l'obscurité de la bibliothèque, au milieu des livres qui contenaient les histoires de mille autres amours disparues, ils cherchèrent leur propre vérité dans la violence de leur désir.

Chaque caresse était une entaille, chaque gémissement une reddition. Julian la maniait avec une précision chirurgicale, connaissant chaque point de rupture de ses nerfs, chaque zone où le plaisir confinait à l'agonie. Isolde, les yeux rivés sur les ombres qui dansaient au plafond, se laissait dériver. Elle se sentait devenir de la lave, perdant sa forme de statue de sel pour couler entre ses mains.

Mais au milieu de la tempête, il y eut ce moment. Ce moment de silence absolu où leurs regards se croisèrent alors qu'ils étaient soudés l'un à l'autre. Et là, dans le bleu d'orage de Julian, Isolde ne vit pas le monstre. Elle ne vit pas le collectionneur.

Elle vit un homme terrifié par sa propre capacité à ressentir.

Elle comprit alors que l'aveu de fer n'était pas seulement le sien. C'était le leur. Ils étaient enchaînés non pas par le papier qu'ils avaient signé, mais par la reconnaissance mutuelle de leurs failles.

Le froid de la bibliothèque ne semblait plus si mordant. La neige dehors pouvait bien recouvrir le monde, elle ne pourrait jamais éteindre l'incendie qui venait de ravager les derniers vestiges de leurs défenses.

Julian s'effondra contre elle, son front posé sur son épaule, sa respiration hachée. Ses mains tremblaient encore un peu contre ses hanches.

— Tu as gagné, Isolde, murmura-t-il dans un souffle qui lui brûla la peau. Le contrat est mort.

Elle referma ses bras autour de lui, le serrant comme si sa vie en dépendait.

— Non, Julian. Il vient juste de devenir réel.

L'hiver était là, en effet. Mais pour la première fois, dans ce manoir de verre et de fer, ils n'avaient plus peur de geler. Car ils avaient découvert que la haine était un combustible médiocre, mais que la douleur partagée pouvait, parfois, générer assez de chaleur pour survivre à la fin du monde.

# Chapitre 11

## Le Chant des Lambeaux

Le givre avait commencé à coloniser l'intérieur des vitres, dessinant des forêts de cristal qui semblaient vouloir étouffer le monde. Dans la chambre, l'air pesait le poids d'un linceul. Isolde s'extirpa du lit avec une lenteur de somnambule, ses mouvements dictés par une horreur sourde qui ne portait pas encore de nom. La chaleur de Julian, encore imprégnée dans les draps de lin, lui brûlait la peau comme une insulte.

Il dormait. Son profil, d'ordinaire si tranchant qu'il semblait capable de fendre l'obscurité, s'était adouci dans l'abandon du sommeil. Une mèche de cheveux sombres barrait son front. Pour la première fois, il ne ressemblait pas à un architecte de ruines, mais à une ruine lui-même.

*\*Le contrat est mort.\** Ses mots résonnaient encore contre les parois de son crâne, une cloche fêlée sonnant le glas de sa seule protection. S'il n'y avait plus de contrat, s'il n'y avait plus de haine pour servir d'armure, que restait-il d'Isolde Renard ? Une proie nue dans un palais de verre.

Elle s'habilla dans un silence maniaque. Elle choisit ses vêtements comme on prépare un attentat : une robe de laine sombre, ses bottines usées, et ce manteau de cachemire trop grand qu'il lui avait offert, dont l'odeur de cèdre et de tabac froid la faisait suffoquer. Elle ne prit rien d'autre. Pas de bijoux, pas d'argent. On n'emporte pas de bagages pour aller mourir ou renaître.

Lorsqu'elle poussa la lourde porte de fer du manoir, le froid de la nuit la frappa au plexus. C'était une morsure délicieuse. Une douleur honnête, enfin. La neige, fine et coupante comme du verre pilé, tourbillonnait dans les faisceaux des projecteurs

extérieurs. Elle marcha droit devant elle, ses pas s'enfonçant dans la poudreuse avec un crissement qui ressemblait à des os que l'on brise.

Elle gagna la lisière de la propriété, franchissant la grille restée entrouverte — une erreur de Julian, ou peut-être un test cruel. Elle marcha pendant ce qui lui sembla être des siècles, les poumons en feu, le visage flagellé par le vent. Elle voulait trouver la ville, le bruit, le chaos, n'importe quoi qui ne soit pas le silence assourdissant de cette intimité forcée.

Arrivée à la lisière du premier village, à quelques kilomètres du domaine, elle s'arrêta devant une vitrine de boulangerie éteinte. Son reflet lui revint, spectral, sous la lumière blafarde d'un réverbère qui grésillait. Ses yeux n'étaient plus de la pluie sur le bitume ; ils étaient de la cendre. Elle regarda ses mains, ces mains qui avaient griffonné des clauses d'acier, ces mains que Julian avait baisées avec une dévotion de condamné.

Le monde extérieur était là. Devant elle. Une rue déserte, quelques voitures ensevelies sous la neige, l'odeur rance du fioul et du pain froid.

Et le vide.

C'était une révélation plus violente que n'importe quelle gifle. La liberté n'était pas une terre promise ; c'était un désert. Personne ne l'attendait derrière ces portes closes. Son nom n'était plus qu'un stigmaté, une scorie de l'histoire. Si elle continuait à marcher, elle ne ferait que s'évaporer dans l'indifférence du monde. Dans le manoir de Julian, elle était une ennemie, une muse, une esclave, une reine. Ici, elle n'était rien. Même pas un fantôme.

Elle s'effondra sur un banc public, le métal gelé lui collant aux cuisses à travers le tissu de sa robe. Elle se recroquevilla, ses dents s'entrechoquant avec un bruit de castagnettes macabres. Ses larmes gelèrent sur ses joues avant même de pouvoir

couler. Elle comprit alors la terrible vérité : Julian ne l'avait pas emprisonnée dans son manoir. Il l'avait emprisonnée dans sa propre survie.

Le ronronnement d'un moteur déchira le silence de l'aube naissante. Des phares balayèrent la neige, deux yeux d'or perçant le brouillard bleuâtre. Une berline noire s'arrêta à quelques mètres d'elle.

Le moteur se tut. Le silence qui suivit fut plus dense que la tempête.

La portière s'ouvrit. Julian en sortit. Il ne portait pas de manteau, juste sa chemise de la veille, froissée, ouverte au col. Il semblait ne pas ressentir le froid, ou alors il le portait en lui. Il ne se précipita pas. Il marcha vers elle avec une lenteur de prédateur blessé.

Isolde leva les yeux. Elle s'attendait à voir la fureur, l'arrogance du propriétaire qui retrouve son bien, l'étincelle de triomphe de celui qui a prouvé qu'elle ne pouvait pas s'enfuir.

Mais ce qu'elle vit la brisa net.

Le regard de Julian était une mer de dévastation. Ses traits étaient tirés, presque vieillis de dix ans en une nuit. Il y avait dans ses yeux une tristesse si vaste, si absolue, qu'elle semblait capable d'engloutir le monde entier. Ce n'était pas la tristesse d'un homme qui a perdu un objet précieux. C'était le deuil d'un homme qui vient de voir son propre reflet se briser en mille éclats de haine.

Il s'arrêta à deux pas d'elle. L'odeur de la neige et du cuir se mêla à son parfum de santal.

— Tu as froid, murmura-t-il.

Sa voix n'était plus une basse profonde ; c'était un murmure de papier de verre, une vibration sourde qui trahissait une peur qu'il ne prenait même plus la peine de cacher.

— Laisse-moi, Julian, articula-t-elle péniblement, ses lèvres engourdies refusant de former les mots. Tu n'as pas le droit... la clause... tu n'as pas le droit de venir me chercher.

— La clause est un lambeau, Isolde. Comme tout le reste.

Il fit un pas de plus. Elle aurait pu reculer, elle aurait dû crier. Elle resta immobile, une statue de sel attendant la pluie.

— Tu voulais voir si le monde existait encore sans moi ? reprit-il.

— Il n'existe pas, répondit-elle dans un souffle. Il est plus vide que ton manoir.

Julian ferma les yeux un instant, et une expression de douleur pure traversa son visage, comme si elle venait de lui enfoncer un poinçon dans le cœur. Il s'agenouilla dans la neige devant elle, ignorant la souillure sur son pantalon de prix. Il prit ses mains gelées dans les siennes. Ses paumes étaient brûlantes, une chaleur presque insupportable contre la peau morte d'Isolde.

— Je n'ai pas orchestré ta chute pour te garder en cage, Isolde. Je l'ai fait parce que je pensais que si tu perdais tout, tu serais forcée de me voir. Pas le monstre. Pas le créancier. Juste l'homme qui se noie et qui a besoin que tu lui tiennes la main.

Il ramena ses mains contre son front, s'inclinant devant elle dans une posture de reddition totale.

— Je ne peux pas te consoler, je n'en ai pas le droit. Mais je t'en supplie... ne me

laisse pas seul dans ce vide.

C'était la rupture. Le moment où la porcelaine de leur pacte volait en éclats. En demandant cela, Julian violait l'interdiction formelle de l'aimer ou de chercher sa sympathie. Il se mettait à nu, exposant ses entrailles avec une obscénité émotionnelle qui terrifia Isolde.

Elle sentit quelque chose se fissurer dans sa poitrine. Ce n'était pas de la tendresse. C'était de la reconnaissance. Elle voyait en lui l'exact miroir de sa propre dévastation. Ils étaient deux estropiés tentant de s'appuyer l'un sur l'autre pour ne pas s'effondrer dans la neige.

— Tu as rompu le pacte, murmura-t-elle, alors qu'une première larme, chaude celle-là, traçait un sillon de feu sur sa joue. Tu as montré de l'empathie. Tu as montré de la douleur.

— Je n'ai plus de règles, Isolde. Je n'ai plus que toi. Et c'est une punition bien pire que tout ce que tu pourrais m'infliger.

Il releva la tête. Le bleu d'orage de ses yeux était noyé de larmes qui ne couleraient pas. Il chercha son regard, implorant une condamnation ou une grâce, peu importait, tant que c'était elle qui la prononçait.

Isolde avança sa main tremblante. Elle ne caressa pas sa joue ; elle posa ses doigts sur la cicatrice invisible de sa gorge, là où sa voix semblait toujours se briser. Le contact fut électrique. Elle sentit le pouls de Julian battre contre sa pulpe, rapide, erratique, un chant de lambeaux répondant au sien.

— On ne peut pas recoudre ce qui a été déchiqueté, Julian.

— Non, dit-il en se relevant doucement, l'entraînant avec lui dans un mouvement

d'une infinie précaution, comme s'il craignait qu'elle ne s'effrite entre ses doigts. Mais on peut apprendre à marcher parmi les débris.

Il ouvrit la portière de la voiture. La chaleur de l'habitacle s'en échappa comme une promesse empoisonnée. Isolde regarda une dernière fois la rue vide, le village mort, le monde qui ne savait plus son nom. Puis, elle regarda l'homme qui l'avait détruite pour être le seul à pouvoir la ramasser.

Elle monta dans la voiture.

Julian contourna le véhicule et s'installa au volant. Il ne démarra pas tout de suite. Il resta les mains crispées sur le cuir, la respiration lourde. Le silence dans la voiture n'était plus celui d'une cellule, mais celui d'un sanctuaire profané.

Sans un mot, il enleva sa veste qu'il avait jetée sur le siège arrière et la posa sur les épaules d'Isolde. C'était un geste interdit. Un geste de soin. Un geste d'amour.

Elle ne la repoussa pas. Elle s'en enveloppa, inhalant l'odeur de Julian, acceptant que la douleur partagée était désormais leur seule patrie.

Le moteur vrombit, une bête s'éveillant dans l'hiver. Alors qu'ils s'éloignaient du village, laissant derrière eux la fragile illusion d'une fuite, Isolde posa son front contre la vitre froide. Elle vit les flocons s'écraser contre le verre et fondre instantanément.

Elle comprit alors que le contrat n'était pas mort. Il avait simplement muté. Il n'était plus écrit sur du parchemin avec du sang de transaction. Il était gravé dans la chair de leur silence.

Ils rentraient au manoir de verre et de fer. Non plus comme un prédateur et sa proie, mais comme deux survivants d'un naufrage, s'accrochant à la seule épave capable de

les porter : leur mutuelle et dévastatrice destruction.

Le chant des lambeaux commençait à peine, et sa mélodie était la plus belle horreur qu'elle ait jamais entendue.

# Chapitre 12

## Le Climax de Verre

L'orage n'était pas une simple rumeur météo ; c'était un hurlement de bête blessée contre les parois du manoir. Le vent giflait les hautes fenêtres, faisant gémir l'acier et vibrer le verre. À l'intérieur, l'air pesait le poids du plomb. Julian n'avait pas allumé les lumières. Seul le défilement des éclairs découpait son profil de silex, une alternance brutale de craie et d'ébène.

Isolde se tenait près de l'âtre éteint. Elle portait encore sa robe de soie grise, une seconde peau glaciale qui semblait pomper la chaleur de ses membres. Elle sentait l'odeur de la tempête s'infiltrer par les fentes invisibles : l'ozone, la terre mouillée, et ce relent métallique qui précède les catastrophes.

— Tu devrais monter, Isolde. Ta respiration fait trop de bruit dans ce silence, dit Julian sans se retourner.

Sa voix était un grondement de basse qui résonna jusque dans les chevilles de la jeune femme. Elle ne bougea pas. Elle fixait la nuque de cet homme, cette ligne de force et de mépris, là où ses cheveux sombres s'inclinaient vers le col de sa chemise.

— Le silence est à moi autant qu'à toi, répliqua-t-elle, le ton sec comme un craquement de bois mort.

C'est à cet instant que le sanctuaire vola en éclats.

Le premier impact ne fut pas un bruit, mais une onde de choc. Une baie vitrée du grand salon explosa sous le souffle d'une grenade percutante. Le verre ne tomba pas ;

il vola, une nuée de diamants assassins lacérant les rideaux de velours. Isolde fut projetée au sol. L'odeur de la poudre à canon, âcre et suffocante, remplaça instantanément celle de la pluie.

Puis, les cris. Des voix d'hommes, rauques, chargées de cette haine ancestrale que le nom de Renard éveillait encore dans les caniveaux de la ville. Les ombres de la famille de Valois, les créanciers de sang de son père, venaient réclamer leur dû.

— Isolde ! Reste à terre !

Julian était déjà en mouvement. Il n'était plus l'esthète froid du dîner précédent ; il était une machine de guerre. Il avait sorti une arme de sous le cuir du bureau, son corps faisant rempart. Isolde voyait les éclairs des tirs illuminer la pièce par saccades. Chaque détonation était un coup de poing dans sa poitrine. Elle voyait le sang gicler sur les murs blancs — un rouge trop vif, presque obscène dans cette demeure de teintes sourdes.

Elle restait prostrée, son cœur frappant ses côtes comme un oiseau en cage. Elle s'était promis de rester spectatrice de sa propre vie. \*Dissocie-toi. Deviens une statue de sel.\* Mais le sel se dissolvait sous la pluie de débris.

Un cri de douleur, étouffé mais viscéral, déchira le chaos.

Julian recula, son épaule heurtant un pilier de marbre. Dans l'éclat d'un éclair, Isolde vit l'horreur : le côté gauche de sa chemise blanche se gorgeait d'une encre noire et chaude. Julian vacilla, son arme glissant de ses doigts pour s'écraser sur le parquet. Un assaillant, silhouette massive et anonyme, surgit des rideaux déchiquetés, le canon de son arme dirigé vers la gorge de Julian.

Le monde s'arrêta de tourner. Le "contrat" — ce parchemin de glace qui interdisait l'empathie — se carbonisa dans l'esprit d'Isolde.

Elle ne réfléchit pas. Sa main rencontra un tisonnier en fer forgé près de la cheminée. Elle ne sentit pas le poids du métal, seulement la pulsion sauvage de survie. Elle se jeta en avant, un cri animal mourant dans sa gorge. Elle n'était plus la "Survivante de Verre", elle était le verre brisé : tranchante, imprévisible, mortelle.

Le choc du fer contre le crâne de l'assaillant produisit un son mat, écoeurant. L'homme s'effondra comme une marionnette dont on coupe les fils. Isolde ne regarda pas le corps. Elle se jeta sur Julian.

— Julian... Julian, regarde-moi.

Il s'était affaissé contre le pilier, sa main pressant inutilement sa blessure. Son visage, d'ordinaire si impénétrable, était pétrifié par une expression de surprise pure. La douleur le rendait humain, presque fragile.

— Pars, murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un sifflement de cuir déchiré. Ils vont revenir... Sortie de service... fuis, Isolde.

— Tais-toi.

Elle l'agrippa, ses doigts s'enfonçant dans le tissu poisseux de sang. L'odeur de fer et de sueur envahit ses narines, une réalité si crue qu'elle la brûlait. Elle le traîna avec une force qu'elle ne se connaissait pas, l'éloignant de la zone de tir, vers l'aile médicale privée du manoir. Chaque pas de Julian était une agonie qu'elle ressentait dans ses propres muscles.

Une fois derrière la porte blindée de l'infirmerie, le silence revint, lourd et oppressant. Isolde alluma les scialytiques. La lumière crue, stérile, révéla l'ampleur du désastre. Julian était livide, une sueur froide perlant sur son front. La balle était entrée sous la clavicule.

— Je vais appeler un médecin, commença-t-elle, les mains tremblantes.

— Non. Trop dangereux... Les communications sont coupées. Fais-le toi-même.

Isolde se figea. Elle regarda ses mains pâles, celles qui ne servaient qu'à caresser la soie ou à tenir des verres de cristal.

— Je ne peux pas. Julian, le contrat... je ne dois pas te soigner. Je ne dois pas te toucher comme ça.

Il eut un rire qui se changea en quinte de toux sanglante.

— Le contrat est en train de se vider de son sang sur ton carrelage, Isolde. Brise-le. Brise tout.

Elle sentit une digue céder en elle. La dissociation, ce bouclier de givre qu'elle avait mis des années à construire, vola en éclats. Elle n'était plus une ombre. Elle était là, pleinement, dans la douleur, dans l'urgence, dans l'effroi.

Elle déchira la chemise de Julian. La peau était chaude, une chaleur de fièvre. Elle vit le trou béant, le sang qui pulsait au rythme d'un cœur qui refusait de s'arrêter. Ses sens devinrent d'une acuité insupportable : le grain de la peau de Julian sous ses doigts, le bruit de sa respiration erratique, la lumière qui se reflétait dans ses yeux sombres qui ne la quittaient pas.

Elle prit le scalpel. Le métal était froid, un rappel de l'ancienne Isolde.

— Je vais te faire mal, murmura-t-elle.

— Je ne sens plus que toi, répondit-il.

L'opération fut un cauchemar de textures et de sons. Le frottement des compresses, le cliquetis des instruments contre le plateau en inox, et surtout, le gémissement étouffé de Julian lorsqu'elle dut extraire le projectile. Elle sentait le sang de l'homme qu'elle était censée haïr couler sur ses poignets, s'insinuer sous ses ongles. C'était une communion de chair, une abjection de proximité qu'aucune de leurs nuits de "contrat" n'avait égalée.

Quand elle commença à recoudre la plaie, ses doigts ne tremblaient plus. Elle maniait l'aiguille avec une précision de dentellière, chaque point étant une couture sur les lambeaux de leur accord. Elle ne sauvait pas seulement Julian ; elle se recousait à la réalité.

Lorsqu'elle eut fini, elle resta agenouillée entre ses jambes, les mains rouges, le front appuyé contre son abdomen intact. Le silence de la pièce n'était plus rompu que par l'orage qui s'éloignait au dehors.

Julian posa sa main valide sur les cheveux courts d'Isolde. Ce n'était pas une main de prédateur. C'était une main qui cherchait une ancre.

— Tu as enfreint la clause, Isolde, souffla-t-il. Tu m'as soigné. Tu as eu peur pour moi.

Elle releva la tête. Ses yeux, d'ordinaire couleur de bitume, brillaient d'une lueur sauvage, hantée.

— Je nous déteste, Julian. Je déteste ce que tu as fait de moi, et je déteste que ce soit la seule chose qui me fasse sentir vivante.

Elle approcha son visage du sien. L'odeur de l'antiseptique se mêlait à celle de leur désir résiduel, un parfum de fin du monde.

— Je n'ai pas fait ça pour toi, continua-t-elle, sa voix se brisant enfin. Je l'ai fait parce que si tu meurs, je n'ai plus personne à haïr. Et la haine est le seul fil qui me retient à la terre.

Julian esquissa un sourire douloureux. Il attrapa la nuque d'Isolde et la tira vers lui. Leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser qui n'avait rien d'une transaction. C'était un choc de débris, un goût de fer et de larmes salées. C'était la fin d'Isolde Renard, la statue de sel, et la naissance d'une femme capable de souffrir.

Le contrat n'était pas seulement brisé ; il était noyé sous le déluge.

Elle s'écarta de quelques centimètres, observant le sang sur ses propres mains, puis celui sur le visage de Julian. Elle comprit alors que la douleur n'était plus une barrière entre eux, mais un pont. Un pont de verre, fragile et tranchant, sur lequel ils allaient devoir apprendre à marcher sans se détruire mutuellement.

— Ne recommence jamais ça, dit-elle dans un souffle.

— Quoi ? Te protéger ?

— Me forcer à t'aimer.

Julian ferma les yeux, une larme unique traçant un chemin de propreté sur sa joue souillée.

— Il est trop tard, Isolde. Nous sommes déjà en enfer. Autant y brûler ensemble.

Dehors, le tonnerre gronda une dernière fois, comme un verdict définitif. Dans l'infirmierie baignée de lumière blanche, deux survivants se tenaient l'un à l'autre, leurs cœurs battant à l'unisson dans le silence dévastateur de leur propre reddition.

# Chapitre 13

## Le Mot Interdit

L'aube ne se leva pas ; elle s'insinua, pâle et indiscreète, à travers les vitraux brisés du grand salon. La lumière avait une teinte de lait tourné, révélant avec une cruauté chirurgicale l'étendue du désastre. Des éclats de cristal jonchaient le tapis persan comme des diamants déchus, et l'odeur de l'ozone, souvenir de l'orage nocturne, se mêlait à celle, plus métallique et intime, du sang qui commençait à sécher.

Isolde était assise sur le rebord d'une méridienne en velours déchiqueté, sa robe de soie grise collée à sa peau comme une seconde mue. Elle ne tremblait pas. Le froid de la demeure de verre et de fer était une vieille connaissance, une anesthésie familière. Ses doigts, fins et maculés de rouge, jouaient avec un lambeau de bandage. Elle écoutait le silence. Ce n'était plus le silence de plomb de leur guerre froide, mais un silence de décombres, celui qui suit l'effondrement d'une cathédrale.

À quelques pas, Julian était adossé à la carcasse d'un piano à queue dont les cordes avaient sauté dans un gémissement d'acier. Il n'avait pas remis sa chemise. Sa peau, d'ordinaire si impénétrable, semblait poreuse sous la lumière matinale. La cicatrice invisible de sa voix semblait s'être gravée sur tout son corps. Il la regardait avec une intensité qui n'était plus celle du prédateur, mais celle d'un homme qui contemple l'abîme et s'aperçoit que l'abîme possède son propre reflet.

— Tu devrais te laver, dit-il. Sa voix était un râle de gravier et de velours. Ce sang ne t'appartient pas.

Isolde leva les yeux. Ses iris, couleur de bitume mouillé, accrochèrent les siens.

— C’est pourtant la seule chose que tu m’aies donnée qui soit réelle, Julian. Tout le reste... les soies, les bijoux, les nuits de soumission... tout cela n’était que du théâtre. Mais ce sang ? C’est la preuve que tu peux être brisé. Et que je peux l’être aussi.

Elle se leva, ses mouvements d'une grâce de somnambule. Le froissement de sa robe dans le vide de la pièce résonna comme un reproche. Elle s'approcha de lui, bravant la tension électrique qui saturait encore l'air entre eux. Elle s'arrêta à une distance où elle pouvait sentir la chaleur de son corps, une fournaise sous la peau froide du matin. Elle sentait l'odeur du tabac froid et cette note de bois de cèdre qui lui collait à la gorge, une signature olfactive qu'elle détestait autant qu'elle la réclamait.

Julian tendit une main. Ses doigts s'arrêtèrent à un millimètre de la joue d'Isolde, hésitants, comme s'il craignait que le moindre contact ne la transforme en poussière.

— Le contrat est mort, murmura-t-il. Hier soir, quand tu as choisi de rester... quand tu as refusé de me laisser disparaître... tu as déchiré la seule règle qui nous protégeait l'un de l'autre.

Isolde sentit un nœud de fer se serrer dans sa poitrine. Elle se rappela la clause inviolable : \*Il lui est interdit de l’aimer.\* Elle avait utilisé cette règle comme un bouclier, une barrière de barbelés pour protéger les lambeaux de son âme. Tant qu'il ne l'aimait pas, elle restait une transaction. Une chose. Et les choses ne peuvent pas avoir le cœur brisé.

— Ne le dis pas, Julian, souffla-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un fil de soie sur le point de rompre. Ne prononce pas ce mot. Si tu le fais, je n'ai plus rien pour me défendre. Je redeviens la fille qui n'a plus de nom, plus de lignée, plus rien que le vide.

Julian réduisit la distance. Sa main se referma doucement sur la nuque d'Isolde, son pouce caressant la ligne de ses cheveux courts, là où la peau est la plus sensible. Le

contraste entre ses mains calleuses et la fragilité de la jeune femme était une insulte à la logique.

— J'ai perdu, Isolde. Tu voulais ma ruine ? La voilà. Elle n'est pas dans mes coffres vides ou dans mes manoirs incendiés. Elle est là.

Il posa son autre main sur son propre cœur, un battement sourd et irrégulier que l'on pouvait presque deviner à travers ses côtes.

— Je t'aime depuis le premier jour où j'ai vu tes yeux s'éteindre devant l'échafaud de ton nom. Je t'ai détruite pour voir si tu étais faite de la même matière que moi. Et j'ai découvert que tu étais faite de quelque chose de bien pire : de la lumière que j'ai passée ma vie à éteindre.

Le mot était lâché. Il flottait dans l'air, monstrueux, magnifique, un sacrilège jeté au visage de leur haine.

Isolde ferma les yeux, ses cils papillonnant contre sa peau pâle. Elle sentit une larme, une seule, tracer un sillage brûlant sur sa joue. Elle n'était plus une statue de sel. Elle fondait. Chaque recoin de son être, chaque traumatisme qu'elle avait soigneusement empilé comme des briques pour construire sa forteresse, tout était en train de s'effondrer sous le poids de cet aveu.

— Tu es un lâche, murmura-t-elle en ouvrant les yeux, son regard perçant le sien. Tu m'as promis l'enfer, Julian. Tu m'as promis une obscurité propre, une solitude à deux où nous pourrions nous dévorer sans conséquences. Mais l'amour... l'amour est une reddition. C'est me forcer à te regarder et à voir l'homme, pas le monstre. Et je ne veux pas voir l'homme. Je ne veux pas avoir à m'inquiéter de tes cicatrices.

Elle attrapa ses mains, ses ongles s'enfonçant dans ses paumes.

— Si je t'aime en retour, je perds. Je perds le contrôle de ma propre survie. Je deviens une otage de ton souffle. Est-ce que c'est ce que tu voulais ? Une esclave dont le cœur bat au rythme du tien ?

Julian ne cilla pas. Il accepta la douleur de son étreinte avec une sorte de ferveur religieuse.

— Je ne veux pas une esclave. Je veux une complice. Quelqu'un pour marcher sur ce pont de verre avec moi. Si nous tombons, Isolde, nous tomberons ensemble. N'est-ce pas plus digne que de mourir seule dans ton armure de soie ?

Il se pencha, son front contre le sien. Le silence n'était plus un gouffre, il était une respiration commune. Isolde pouvait entendre le mécanisme interne de Julian, cette machinerie complexe et brisée qu'il avait tenté de cacher sous une élégance brutale. Elle sentit le grain de sa peau, l'humidité de l'air, le goût de sel sur ses propres lèvres. Tous ses sens étaient en état d'alerte, saturés par la présence de cet homme qui l'avait détruite pour mieux la recoudre.

Elle comprit alors son propre paradoxe. Elle avait peur de l'aimer non pas parce qu'il était cruel, mais parce qu'il était le seul à avoir vu sa véritable laideur et à l'avoir trouvée nécessaire. Sa haine était sa sécurité ; son amour était son exécution.

— Le contrat est brûlé, dit-elle enfin, sa voix reprenant une force étrange, presque solennelle. Mais sache une chose, Julian Vane. Si tu m'aimes, tu ne pourras plus jamais te détourner. Tu devras porter chaque écharde que tu as enfoncée dans ma peau. Tu devras vivre avec le fantôme de la femme que j'étais avant que tu n'orchestres ma chute.

— Je les porterai toutes, répondit-il. Je transformerai chaque cicatrice en or s'il le faut.

Il la tira contre lui, un mouvement brusque, presque violent, qui lui coupa le souffle. Ce n'était pas l'étreinte d'un amant, c'était celle d'un naufragé s'accrochant à l'unique débris flottant au milieu de l'océan. Isolde enfouit son visage dans le creux de son cou, inhalant son odeur une dernière fois avant que tout ne change. Elle sentit ses mains larges entourer son dos, une cage qui ne l'emprisonnait plus mais la soutenait.

— Je te déteste pour m'avoir rendu mon cœur, murmura-t-elle contre sa peau chaude. C'est la chose la plus cruelle que tu m'aies jamais faite.

— Je sais, répondit-il dans un souffle. Et c'est pour ça que nous sommes parfaits l'un pour l'autre.

Dehors, le monde continuait de tourner, ignorant que dans les ruines d'un manoir de verre, une guerre venait de s'achever par une défaite totale des deux camps. Isolde releva la tête, ses doigts effleurant la mâchoire de Julian. Elle vit dans son regard non pas la victoire, mais une vulnérabilité si absolue qu'elle en était terrifiante.

Le mot interdit n'était plus un mot. C'était un stigmate, gravé à jamais sur leurs âmes. Ils étaient liés par la douleur, par le sang, et désormais par cette vérité dévastatrice qui les dépouillait de leurs derniers mensonges.

Elle se hissa sur la pointe des pieds, ses lèvres frôlant les siennes, un baiser qui n'était plus une transaction, mais un aveu de faiblesse partagée. Le goût était amer, comme une potion de guérison qu'on avale avec dégoût, mais qui finit par apaiser la fièvre.

Leur enfer personnel venait de changer de décor. Les flammes étaient toujours là, mais pour la première fois, elles ne brûlaient pas ; elles éclairaient le chemin qu'il leur restait à parcourir, pieds nus sur le verre brisé de leur existence.

# Chapitre 14

## Stigmate : La Nouvelle Chair

L'odeur du parchemin qui brûle est une offense. C'est le parfum âcre de la peau que l'on tanne, mêlé à l'encre ferreuse qui s'évapore en spires grisâtres. Dans l'âtre de la vaste cheminée du grand salon, le contrat — cet échafaudage de mots qui avait tenu leurs vies suspendues au-dessus du vide — se recroquevillait. Les bords jaunis s'enroulaient comme des doigts agonisants, dévorant les clauses, les dates, et cette signature, \*Isolde Renard\*, qui n'était plus qu'une traînée de carbone s'envolant vers le conduit de pierre.

Isolde regardait les flammes danser dans les prunelles de Julian. Il se tenait debout, une silhouette massive découpée contre la lueur mourante du jour qui filtrait à travers les immenses parois de verre. L'air dans la pièce était saturé de cet oxygène rare des sommets, celui qu'on respire juste avant que les poumons ne lâchent.

— C'est fini, murmura Julian.

Sa voix était une vibration sourde qui lui remonta le long de la colonne vertébrale, un écho de tonnerre dans une vallée déserte. Il ne la regardait pas. Il fixait les cendres, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon de laine sombre, ses épaules larges portant encore le poids d'une victoire qui ressemblait étrangement à un deuil.

Isolde s'approcha. Le froissement de sa robe de soie contre ses cuisses était le seul bruit dans ce silence de cathédrale. Elle s'arrêta à une distance où elle pouvait sentir la chaleur irradiant de son corps, cette fournaise qu'il gardait sous contrôle derrière son armure de tailleur italien. Elle se sentit soudainement, vertigineusement libre. Et la liberté, elle le découvrait avec une horreur glacée, avait le goût du sang métallique

dans la bouche.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Elle ne parlait pas de l'acte de brûler le papier. Elle demandait pourquoi il l'avait laissée gagner en perdant tout. Julian tourna la tête. Le mouvement était lent, presque douloureux. La cicatrice invisible qui barrait son expression semblait s'être approfondie. Dans ses yeux, Isolde ne vit pas le prédateur qui l'avait traquée, mais un homme qui avait enfin posé son scalpel, épuisé d'avoir disséqué une âme qu'il n'arrivait pas à posséder.

— Parce que le contrat est devenu un mensonge, répondit-il. Tu n'es plus ma dette, Isolde. Tu es ma damnation. Et on ne signe pas de pacte avec ce qui nous dévore déjà de l'intérieur.

Il fit un pas vers elle. L'odeur de Julian — tabac froid, cuir ancien et cette note de cèdre qui semblait imprégnée dans ses pores — l'envahit. C'était une odeur qui autrefois lui serrait la gorge de terreur. Aujourd'hui, elle l'ancrait au sol.

Ses doigts, larges et marqués par les aspérités d'une vie de contrôle, s'élevèrent. Il ne la toucha pas tout de suite. Il laissa sa main flotter à quelques millimètres de sa joue, testant la tension électrique qui crépitait entre eux. Isolde ne recula pas. Elle ne se figea pas non plus dans cette dissociation protectrice qui avait été son refuge pendant des mois. Elle resta là, vibrante, ses yeux gris pluie ancrés dans les siens.

Quand ses doigts effleurèrent enfin sa peau, l'impact fut sismique. Ce n'était pas la caresse d'un amant, ni la poigne d'un maître. C'était le contact de deux survivants se reconnaissant parmi les décombres. Le grain de sa peau contre la pulpe de ses pouces. Isolde ferma les yeux, savourant la rugosité de sa chair.

— Regarde-moi, ordonna-t-il doucement.

Elle obéit.

— Nous sommes des ruines, Isolde. Je t'ai brisée pour voir si tu étais faite du même verre que ce manoir. J'ai découvert que tu étais faite de diamant. Et le diamant ne se répare pas. Il raye tout ce qu'il touche.

Il y avait une beauté cruelle dans son aveu. Julian Vane, l'architecte du chaos, avouait son impuissance. Il l'avait dépouillée de son nom, de sa fortune, de sa dignité apparente, pour finalement se retrouver agenouillé devant la seule chose qu'il ne pouvait pas acheter : son consentement au désastre.

— Tu m'as interdit de t'aimer, continua-t-il, sa voix se brisant presque sur le mot interdit. Et tu as eu raison. L'amour est une faiblesse de gens heureux. Ce que j'ai pour toi... c'est une religion noire. Une dévotion faite de chaque stigmaté que nous nous sommes infligés.

Isolde sentit une larme, une seule, tracer un sillon brûlant sur sa tempe. Elle ne l'essuya pas. Elle la laissa mourir sur la main de Julian.

— La nouvelle chair, murmura-t-elle, reprenant les mots d'un poète oublié qu'elle avait lu dans sa bibliothèque.

— Quoi ?

— On dit que lorsque les cicatrices sont assez profondes, elles cessent d'être des marques de douleur. Elles deviennent une nouvelle peau. Plus dure. Plus sensible. Nous ne serons jamais ce que nous étions avant, Julian. Tu es le monstre qui a tué Isolde Renard. Et je suis la femme qui a appris à ce monstre qu'il avait encore un cœur capable de saigner.

Elle attrapa son poignet, ses doigts fins se refermant sur la force brute de l'homme. Elle le guida vers le bas, vers le creux de sa gorge où son pouls battait, rapide, sauvage, indomptable.

— Le pacte est brûlé, dit-elle, son souffle court venant mourir sur ses lèvres. Mais je ne pars pas. Non parce que je te dois quelque chose. Mais parce que le monde extérieur est trop silencieux pour moi désormais. J'ai besoin du bruit de tes démons pour couvrir les miens.

L'étreinte qui suivit ne fut pas une scène de réconciliation de roman. Ce fut un choc. Un effondrement mutuel. Il la saisit avec une urgence qui confinait à l'agonie, ses bras l'encerclant comme si elle était la seule bouée de sauvetage dans un océan d'encre. Isolde enfouit son visage dans le creux de son cou, ses dents effleurant la peau tendue sur sa carotide. Elle goûta le sel de sa peau, la chaleur de son sang.

Ils tombèrent ensemble sur le tapis épais, devant les dernières lueurs de la cheminée. Le manoir de verre autour d'eux semblait gémir sous la pression du vent nocturne, une symphonie de craquements et de sifflements.

Julian la devêtit avec une lenteur de rituel. Chaque centimètre de peau révélé était une page de leur histoire commune. Les marques de ses doigts, les ombres sous ses yeux, la pâleur de cette soie humaine qu'il avait appris à connaître par cœur dans l'obscurité. Il n'y avait plus de "clause de minuit". Il n'y avait plus d'aube libératrice. Juste cet instant suspendu où la possession devenait une communion.

Quand il entra en elle, ce ne fut pas une conquête. Ce fut un retour au pays après une guerre dévastatrice. Isolde arqua le dos, ses ongles s'enfonçant dans les muscles puissants de son dos, gravant ses propres stigmates dans la chair de son bourreau, son sauveur, son miroir. Elle ne chercha pas à s'évader. Elle resta là, présente à chaque seconde, à chaque pulsation, à chaque gémissement étouffé contre sa tempe.

C'était une douleur exquise, une plénitude terrifiante. C'était la sensation de deux pièces de puzzle brisées qui s'emboîtent par leurs cassures plutôt que par leurs bords lisses.

Plus tard, alors que la lune jetait des lances d'argent à travers les vitres froides, ils restèrent enlacés au milieu des débris de leur passé. Les cendres du contrat s'étaient éparpillées sur le marbre de l'âtre.

Isolde posa sa main sur le torse de Julian, sentant le rythme régulier de son cœur sous ses côtes. C'était le tambour d'une armée en retraite, mais toujours debout.

— Nous ne guérirons jamais, n'est-ce pas ? demanda-t-elle dans un souffle, sa voix presque perdue dans l'immensité de la pièce.

Julian tourna son visage vers elle. Dans la lumière crue de la lune, il ressemblait à une statue antique, magnifique et mutilée.

— Non, Isolde. La guérison est pour ceux qui veulent oublier. Nous, nous allons nous souvenir de chaque millimètre de cette ruine.

Il prit sa main et porta ses doigts à ses lèvres.

— Bienvenue chez toi, murmura-t-il. Dans l'enfer que nous avons construit ensemble.

Isolde ne répondit pas. Elle n'en avait pas besoin. Elle regarda par-delà les parois de verre, vers la ville qui clignotait au loin comme un souvenir lointain et insignifiant. Elle se sentait lourde, marquée, scellée. Le stigmat n'était plus une honte qu'elle cachait, mais l'insigne d'une appartenance plus profonde que le sang.

Ils étaient la nouvelle chair. Une architecture de cicatrices, solide, sombre et indestructible. Et alors qu'elle s'endormait contre lui, elle sut que pour la première

fois de sa vie, elle n'avait plus peur de l'obscurité. Car l'obscurité, désormais, portait un nom, une odeur, et un cœur qui battait à l'unisson du sien, dans le silence souverain de leur manoir de fer.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "STIGMATE"*

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)